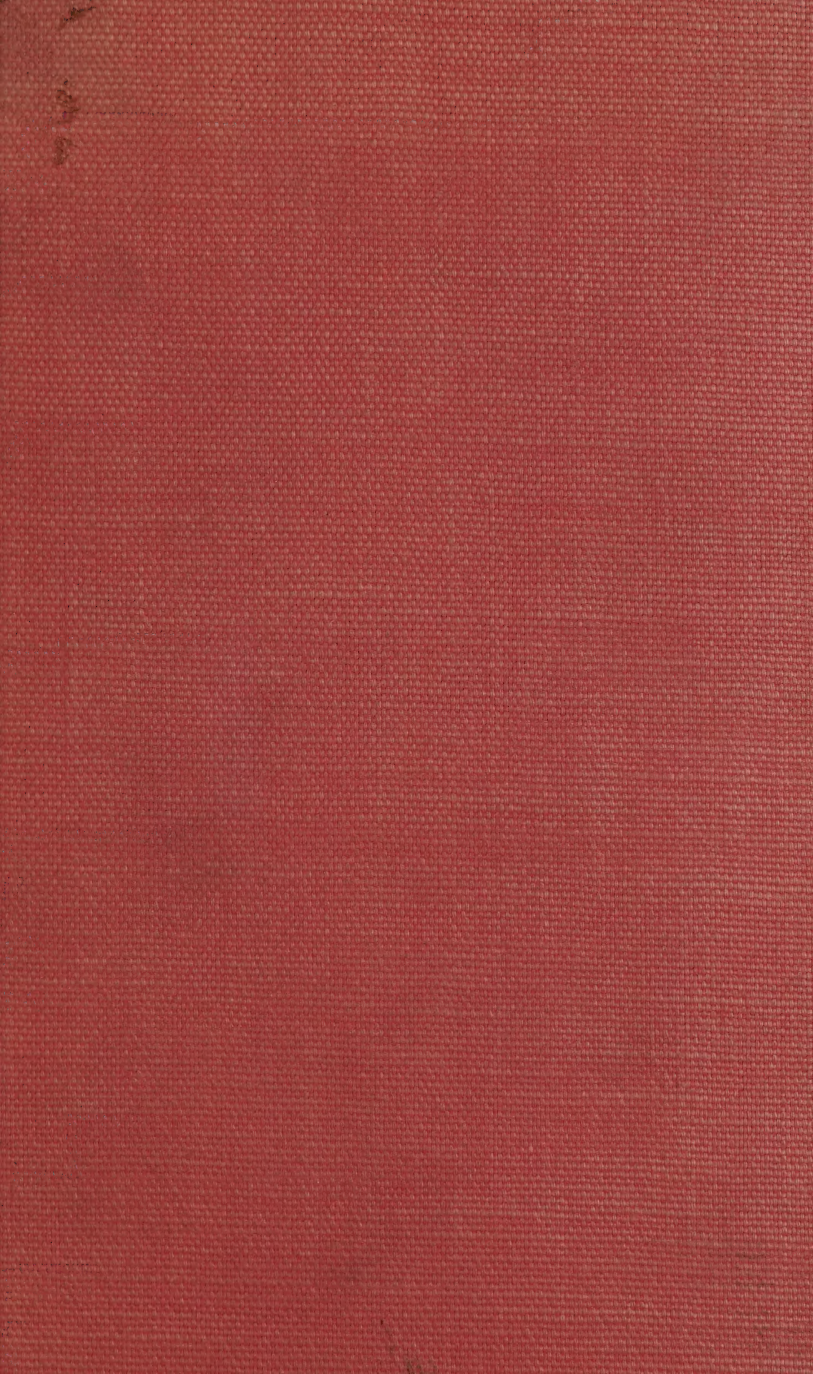
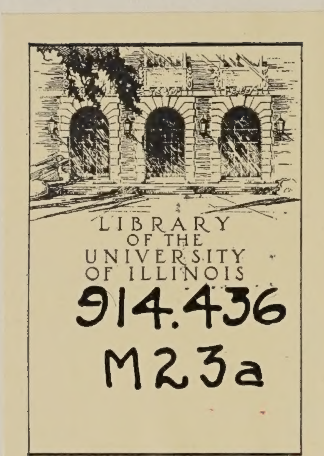
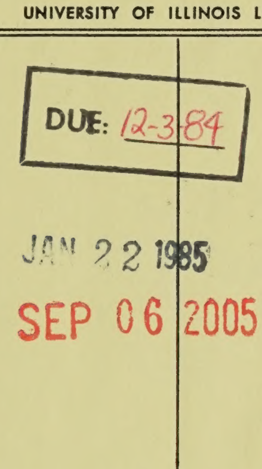





DUE: 12-3-84
JAN 22 1985
SEP 06 2005

PIERRE MAC ORLAN

AUX LUMIÈRES DE PARIS



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXV

10e édition.

AUX LUMIÈRES DE PARIS

DU MÊME AUTEUR

Malice, roman *(Les Editions G. Crès et Cie).*

Le Chant de l'Equipage, roman d'aventure, illustré par Gus Bofa *(Les Editions G. Crès et Cie).*

La Bête conquérante suivi de **Le Rire jaune**, romans d'aventure *(Les Editions G. Crès et Cie).*

La Fin, souvenirs d'Allemagne *(Les Editions G. Crès et Cie).*

A bord de « l'Etoile-Matutine » *(Les Editions G. Crès et Cie).*

Les Poissons morts, souvenirs de guerre *(Les Editions G. Crès et Cie).*

L'U-713, petit roman d'aventure, illustré par Gus Bofa *(Société littéraire de France).*

Petit Manuel du parfait aventurier *(La Sirène).*

Bob, bataillonnaire, roman *(A. Michel).*

La Maison du Retour écœurant, roman d'aventure *(La Renaissance du Livre).*

La Clique du Café Brebis, chronique d'un centre de rééducation intellectuelle *(La Renaissance du Livre).*

Le nègre Léonard et maître Jean Mullin, roman *(Nouvelle Revue Française).*

La Cavalière Elsa *(Nouvelle Revue Française).*

La Vénus Internationale, roman *(La Nouvelle Revue Française).*

Les Pirates de l'Avenue du Rhum, reportage *(S. Kra).*

ÉDITIONS A TIRAGE LIMITÉ

A bord de « l'Etoile-Matutine », avec des bois de G. Daragnès et un frontispice en couleur *(Les Editions G. Crès et Cie).* Épuisé.

Le nègre Léonard et maître Jean Mullin, avec des dessins de Chas. Laborde, gravés sur bois et coloriés. *Edition originale (La Banderole).*

L'Inflation Sentimentale, poème, illustré par Ch. Laborde *(La Renaissance du Livre).* Épuisé.

Malice, illustré par Ch. Laborde *(Jonquières et Cie).* Épuisé.

Marguerite de la Nuit, illustré par Daragnès *(Emile Paul, éd.).* Épuisé.

Simone de Montmartre *(La Nouvelle Revue Française éd.).* Épuisé

A l'Hôpital Marie-Madeleine *(S. Kra).* Épuisé.

PIERRE MAC ORLAN

AUX LUMIÈRES DE PARIS



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE ONZE CENTS EXEMPLAIRES, SOIT QUINZE SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT CINQ HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 1 A 10 ET 11 A 15 ET MILLE QUATRE-VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC PUR CHIFFON DE RIVES, DONT VINGT-CINQ HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 16 A 1075 ET 1076 A 1100.

PREMIÈRE PARTIE

LA RUE

A Chas Laborde.

LA RUE,

MIROIR DE CERTAINES JEUNESSES

Je pourrais dédier cette promenade à Egede Nissen, artiste nordique d'une intelligence surprenante et dont l'apparition dans le film de Karl Grune est particulièrement mélancolique. Pour beaucoup, et non des moindres, d'une génération fortunée, la guerre a donné le goût chez autrui du pardon des jeunesses mal vécues. Les Villon, le talent en moins, se mêlèrent aux environs de l'année 1900 au bas peuple des

petits cabarets de Montmartre où l'on parlait familièrement un jargon d'argot extraordinairement fragile et fugitif. Il vaut mieux apprendre l'anglais ou l'allemand que le jargon des filles et de leurs hommes : ces langues vieillissent moins vite, gardent tout au moins une fraîcheur que l'on ne retrouve pas dans ces mots fanés jusqu'à la décomposition qui parurent représenter la forme la plus secrète, la plus pure et la plus sentimentale de certaines erreurs de la misère, vers 1903, par exemple.

Le *Ciné-Opéra*, aujourd'hui défunt, a donné, il y a quelques mois un film intitulé *la Rue*. A l'heure où paraîtront ces lignes, le film aura rejoint les images de la mémoire aussi fragiles que ce ruban de celluloïd qui ne pourra même pas témoigner dans l'avenir d'un certain pittoresque de notre époque. Au bout de très peu de temps, les films se décomposent et retournent au néant : ils prolongent à peine la vie qui détruit aussi-

tôt qu'elle enfante ses images. Une fortune et un nom assurés à celui qui trouvera le procédé pour conserver le rouleau de pellicules qui composent un film.

Si Egede Nissen et très peu d'autres, parmi les interprètes de l'écran, gardent quelque chance de n'avoir pas travaillé en vain pour l'avenir, c'est un peu parce que des écrivains auront gardé la vision de leurs gestes et l'auront commentée dans un moment d'enthousiasme. Depuis que je sais que la matière d'un film sent déjà le cadavre au moment même où elle crée la vie, je m'abandonne plus facilement à mes goûts nordiques pour la charogne qu'on ne voit pas tout de suite. J'aime la neige pure et trompeuse, parce qu'en grattant avec les mains son blanc manteau, on finit souvent par découvrir le cadavre d'un chat, et, en temps de guerre, celui d'un homme, consciencieusement conservé dans l'horreur de son dernier regard.

En suivant de l'œil les fantômes d'une

nuit qu'une petite « poule », genre Tabarin, entraînait derrière elle dans une nuit criminelle, comme le sont toutes les nuits depuis la guerre et ses souvenirs mal digérés par certains, je pensais à cette belle parure blanche que nous revêtons vers la quarantaine, alors qu'un peu d'aisance nous épanouit dans l'honnêteté sociale absolue. En grattant la neige on découvre les marbrures noires du sol avec ses ordures gelées, et que le gel rend prétentieuses, parce que, tout de même, ce ne sont pas des momies de Pharaons. On découvre ainsi son passé. Les faibles frissonnent et pensent : « Il s'en fallait de peu... » Les autres y retrouvent le goût terrible et séducteur de la misère, de la misère qui bourdonne en nous comme le feu central, et qui parfois crève l'enveloppe, fuse dans une sorte d'apothéose terrifiante qui fait dire aux voisins les moins solennels : « Ce pauvre X..., vient de gâcher sa vie ». Si nous devons nous défendre contre une séduc-

tion, ce n'est pas contre la grande voiture silencieuse aux phares cosmogoniques dans le rayon desquels dansent les nébuleuses du Bois de Boulogne, c'est contre la tache noire sous la neige, qui apparaît comme un signe de maladie secrète. La misère est une maladie qui lentement accomplit son évolution. L'a-t-on attrapée très jeune, elle se calme, d'abord à la fortune du pot, puis devant la fortune, tout simplement. Elle réapparaît au moment même où l'homme n'a plus rien à désirer. Et la misère lui paraîtra désirable — ce n'est peut-être pas le mot, — mais elle ne tardera pas à exercer son infernale séduction.

Dans ce film où un marloupin tue par veulerie et, peut-être, pour prolonger sa nuit logiquement, on peut, en fermant les yeux dans une contraction énergique des paupières, apercevoir le blanc de la neige et peut-être des anges, qui sont également revêtus de cette parure hautaine. En pro-

longeant toutes les erreurs, tous les crimes et toutes les déchéances de l'humanité mâle et femelle, on finit toujours par apercevoir des anges. Ils volent silencieusement autour de la petite fille courtaude qui sent le beurre et la pomme sèche; ils errent douloureusement dans les couloirs des prisons modèles, la nuit qui précède l'aube d'une exécution capitale. Un ange se dressa devant le *Titanic*, un ange blanc de glace groenlandaise. Il se pencha sur le paquebot, pour jouer avec cette petite chose, comme nous jouons avec les toutes petites bêtes. Ces jeux finissent ordinairement très mal pour les plus faibles.

Je pensais, en suivant sur l'écran l'étrange messagère de la mort qu'est Egede Nissen, qu'on ne peut concevoir un paradis unique. Il y a un paradis pour les filles et leurs maquereaux, un autre pour les victimes, un autre pour les témoins, un autre pour ceux qui jugent. Dans les uns et les autres les hommes s'y attablent. Ils apportent

avec eux leur joie et leur douleur, comme, dans certains « bistrots » de Saint-Ouen, on apporte sa nourriture. Les paradis fournissent le vin.

Maintenant que j'ai acquis la certitude qu'on ne reverra plus jamais ce film, je le mêle étroitement à ma jeunesse et je ne peux guère m'empêcher de sourire en pensant aux émotions qu'un tel spectacle aurait pu produire dans mon imagination, celle d'un lycéen de province de dix-sept ans. J'avais, somme toute, déjà créé ce film. J'entendais les appels de la rue, en me bouchant les oreilles et le regard obscurci sur une page quelconque des *Métamorphoses* d'Ovide. Tout cela pour aboutir, beaucoup d'années plus tard, à *la Rue,* film moral et pervers, joué par Egede Nissen, artiste du Nord et international qui a su mêler le mystère de la vie à quelques aventures nocturnes, candides et lamentables que le public siffle avec conviction pour des

raisons dont la gravité lui échappe parfaitement.



En sortant du Cinéma, j'avais le choix entre le café et le boulevard qui allumait ses lettres de luxe multicolores. Je n'hésitais pas à choisir le café le plus voisin, parce que j'avais besoin de me placer un peu au-dessus de la mêlée et que je ne voulais pas, tout au moins pour une demi-heure, tenir un rôle, même ingrat, dans une compétition quelconque. L'Olympia au bout d'un long couloir où des objets en vitrine attirent de loin l'œil des promeneurs avec un faux air de musée Dupuytren qui n'exposerait que des corsets malades et des bas à varices tuberculeux, me parut répondre à mon goût secret pour tous les arrangements du hasard. Sur une scène, assez éloignée pour se situer aux confins de la réalité et de l'imagination, une jeune chanteuse de

neuf ans, la Galvani, imitait Raquel Meller, dans une scène assez troublante, encore une scène de *la Rue :* Elle était vêtue comme une pierreuse en noir et rouge et se déplaçait en fumant une cigarette dont elle rendait la fumée par le nez, selon le rythme des premiers vers de la ballade de la geôle de Reading. Les enfants qui donnaient, à cette fin de journée dans un Music-Hall, un aspect trompeur, déplacé, et naturellement pernicieux, accueillirent cette démonstration troublante de la vie sociale avec un petit air renfrogné qui sentait déjà leurs parents.

Plus tard, ils reverront la Galvani, avec des transpositions dont ils seront les maîtres et tout ne sera pas pour le mieux. A chaque âge ses plaisirs. Je n'aime pas rencontrer des enfants dans une salle de spectacle qui n'est pas faite à leur usage, parce qu'ils finissent toujours par imposer leurs goûts et qu'ils me privent d'un plaisir. J'aurais

voulu contempler la Galvani dans les autres jeux de son répertoire. Elle ne s'imposa pas au jeune public et l'on réduisit son tour de chant. Et pourtant, les enfants seraient les premiers à me jeter la pierre si la fantaisie me prenait d'aller me rouler dans l'herbe, un jeudi, sur les pelouses du Bois de Boulogne. Tout cela crée des malentendus.

L'Olympia est un Music-Hall que j'aime parce qu'il prolonge directement la rue. Il n'y a pas de portes fermées entre la rue et l'Olympia. On entre, on sort. Et les gens de l'intérieur se mêlent à ceux de l'extérieur sans ostentation.

Une fille jeune, avec une figure de clown friable, fumait une cigarette, toute seule devant une table, à côté d'un jazz-band au repos. Elle aboutissait franchement à cette forte leçon de choses que nous enseigne la galanterie quand elle devient un thème pour ceux qui moralisent ou qui sortent de cette aventure sans blessures mortelles.

Nous sommes encore quelques-uns à savoir découvrir le visage de la mort là où son apparition devient indiscrète et inutile. Si la fille publique promène mélancoliquement sa petite décomposition sournoise de rue en rue, la faute n'en est pas à cette fille qui peint sur des instincts usés des arabesques barbares. C'est la mort qui choisit, avec une emphase ridicule, ses champs de bataille. Je comprends très bien qu'on meure en faisant la guerre, mais l'idée de la mort associée aux divertissements de l'amour révèle une prétention absolument disproportionnée.

L'apparition pittoresque de la mort constitue pour l'humanité un spectacle attrayant. Elle est derrière le visage de la fille dessinée par George Grosz, et ce n'est pas sans donner une grandeur tragique aux nuits de bonne fortune où l'innocent et le pervers se rencontrent devant le même danger. Si j'avais, comme M. Dolinoff, l'avantage de

posséder une troupe d'artistes intelligents et capables d'exprimer toutes les petites angoisses, je réunirais la troupe du « Coq d'or », celle du « Fox-trott russe », de « l'amour des Cosaques » et du « doctor universitatis » et je composerais un spectacle que j'intitulerais : *Paris*. En dix-sept tableaux, on pourrait donner l'essence même de la vie cérébrale de 1924 et promener ce spectacle à New-York, Londres, Vienne et Berlin. La rue est encore à exploiter sur les scènes de théâtre depuis le grand jour honnête et la nuit joyeuse jusqu'au petit jour livide où l'assassin funambulesque, écervelé et sautillant, poursuit sa victime... cette extraordinaire victime quotidienne que l'on rencontre éventrée au coin d'une rue, et qui montre, par sa blessure béante, un intérieur humain confortable, tapissé en toile de Jouy couleur lie de vin.

LA SEINE
ET LES PONTS DE PARIS

Une fille qui portait des jupons pleins de trous et qui fréquentait des jeunes coquins désœuvrés immortalisa le cours de la Seine, de Billancourt à Bagatelle. Frehel, à son insu, une des vraies interprètes de la misère, l'annonçait mélancoliquement à qui voulait l'entendre, il n'y a pas longtemps, à l'Olympia. Des vieillards sordides, comme les ponts de Paris en abritent dès la tombée de la nuit, n'échappaient point à son charme,

et, chantait toujours la mélancolique Frehel, le jeune homme et le patriarche désiraient attendre cette fille sous une arche connue des initiés. J'ai toujours éprouvé une grande sympathie pour cette grande fille mince et molle, blonde, avec un visage pâle en chair de champignon de cave, éclairé par deux myosotis romantiques. Je la comparais, dans mon imagination, aux filles à soldats de Toul : Ninon la Gaîté, Rose des Bois, Marie des Guérites et d'autres. Je regrette de ne pouvoir donner un nom à l'héroïne de la chanson de Frehel, ce qui simplifierait la besogne. Cette belle apache de port d'eau douce fut contemporaine de La Chaloupeuse à qui la Seine ravit un amant dont les yeux valaient, paraît-il, la peine d'être décrits avec lyrisme.

La plupart des grandes villes d'Europe possèdent un fleuve, une rivière pour les besoins quotidiens de la tragédie nocturne. La lumière de la lune, dans une eau saturée

de produits chimiques, attire le peuple pittoresque de la nuit, comme le soleil attire les tuberculeux riches et les petits bourgeois somnolents. J'imagine les bords de la Sprée peuplés d'ombres commentées par George Grosz et la mort liquide retapée au goût du moment avec, sur sa tête, une petite cloche, à ses pieds des souliers à hauts talons, l'attirail encore élégant de la misère qui, de jour en jour, se laisse séduire par des complications d'une certaine élégance.

A l'heure où les remorqueurs dorment dans les coins, et mêlent l'odeur du goudron à celle des banlieues confites dans la poudrette et le guano, la Seine étale sa robe sombre pailletée de nacre un peu mauve, d'un triste mauve, un peu livide, celui des yeux des poissons qui ne voient plus. La fleur lumineuse de l'électricité, si humaine mais sans passions, indique la voie mouvante qui conduit dans les filets de Saint-Cloud les épaves les plus affreuses d'une

grande cité qui abandonne les déchets de sa consommation entre deux airs de chansons populaires.

J'habite, non loin de la Seine, dans le paysage le plus morne de Paris. Un tramway nocturne passe devant mes fenêtres. Il troue la nuit comme un fer rouge dans la direction de Versailles. La nuit fume et pétille derrière son passage. A Versailles, j'espère que des gardes-françaises l'éteindront avec de l'eau, peut-être simplement en lui jetant leurs tricornes. Devant ma fenêtre, dix gros gazomètres composent un coin de décor où l'œil se repose familièrement. Une fois par an, j'entends un cri qui vient des bords de la Seine. Je tends l'oreille. Un matin j'ai su que ce cri avait été jeté par une jeune fille de Paris, qui avait désiré ardemment la vie au moment suprême où elle remontait à la surface de l'eau pour la troisième fois. Parfois, quand le crépuscule de la nuit assoupit les quelques détails de la nature parisienne

ui ne sont pas sous le contrôle de l'homme,
: mène mon fox-terrier dans les petits coins
ımeux fréquentés par les rats. Ce fox-ter-
er connaît tous les rats du quartier pour
s avoir « coursés » au moins une fois:
est dire qu'il n'est plus très jeune. Quand
passe dans l'ombre d'un pont, son poil se
érisse. Il y a des présences qui ne lui sont
as plus favorables qu'à moi-même. Le
euple des bords de la Seine rejoint les ren-
ez-vous mystérieux où les inimaginables
étiers de la nuit vont s'activer dans une
mosphère intellectuelle inquiétante, d'a-
ord parce qu'on ne voit pas clair et puis
ırce que les éléments de cette activité ont
é vulgarisés par l'image, la lecture des
urnaux et la tradition des nourrices des
ıs quartiers.

C'est ordinairement dans l'ombre d'un
ont, au bord de la berge où les flots cla-
tent que l'on retrouve quelques pièces dé-
chées de femmes coupées en morceaux.

Ces dernières années furent particulièremen
prodigues de ce genre d'assassinat qu
donne une coloration perverse aux ombre
de la Seine et surtout aux locaux dont le
murs furent témoins de ce genre d'opéra
tion. Cette image appliquée à l'une de ce
mille maisons, entremêlées de guinguette
que l'on trouve au bord de la Seine, dan
les faubourgs de la ville, donne une singu
lière qualité littéraire à des logements, a
demeurant terrorisés par les punaises. O
rencontre dans ces parages des figures la
tines, que les poils bruns, mal rasés sur de
peaux verdies par le sommeil à la bell
étoile, rendent merveilleusement respon
sables de tout ce que les promeneurs sol
taires, qui appartiennent à un autre genr
peuvent imaginer. Mais que dire des fille
des jeunes filles dédiées à cette détresse sar
remède? Elles sont les types les plus pu
d'une race qui doit toujours avoir vécu sou
les ponts, ne s'occupant que des choses

des êtres qu'on rencontre sous les ponts et ne mangeant qu'une nourriture que l'on ne peut manger que sous les ponts. Car, à supposer qu'elles aient connu, dans un jour en fleurs de leur petite enfance, la vision même lointaine d'une autre atmosphère, rien ne pourrait empêcher une jeune fille d'aller rétablir son destin dans les quartiers de la ville où la misère peut être considérée ainsi qu'une richesse. Les filles chantées par Frehel naissent sous des ponts. C'est sous un pont, peut-être un pont plus nuptial, à cause de la richesse de son ornementation, que leur chair secrète s'émut pour la première fois. Comme les filles de Nancy, au cerveau d'infusoire, participaient de la forêt, du gazon des forts, des fortifications des batteries, celles-ci, nées sur la pierre humide, participent des paysages urbains de la Seine et connaissent, peut-être, la farouche volupté d'être les déesses de l'égout, celles de la fumée noire des remorqueurs et du

sombre silence qui accueille l'adieu à la vie des suicidés inconsistants. Celle que j'ai vue le jour, farouche, sale et fauve, protégeant ses yeux de fille nocturne contre les indiscrétions du soleil, doit resplendir, à la nuit, d'une vie adaptée à toutes les embûches, à tous les événements, à tous les miracles de la nuit. Dans la lourde ivresse du vin aucune force humaine ne peut l'empêcher de connaître le royaume perfide des songes où les plus belles créations de l'esprit s'évanouissent au petit jour en ricanements. Autour de son corps terrassé par l'ivresse, les patriarches de la Seine choquent leurs verres et commentent ce qui a pu parvenir jusqu'à leurs oreilles des événements quotidiens. Rien ne doit émouvoir ces compères. La funèbre engeance de la nuit unit ses mains de Billancourt aux Carrières et les vieilles de la tribu dansent : *Les Matassins* ou *le Branle de Metz.*

Le voyou séraphique qui siffle dans la

nuit est un ange relativement aux personnages de ce cauchemar discipliné. Un jeune voyou échevelé qui passe sur un pont, au-dessus de cette mêlée confuse, jette, en sifflant dans ses doigts, deux rayons d'or à travers la nuit. Pour une fille du peuple des ténèbres de la Seine, voici le Prince charmant qui apporte les promesses classiques et le guerdon de ses vingt ans.

Je voudrais — c'est-à-dire, je désire en ce moment, — qu'une municipalité, secouée par un printemps plus malin que tous les autres, organisât une fête des Ponts de Paris. Mlle Mistinguett chanterait sous le pont Mirabeau pour les petites filles nées au bord du fleuve; Frehel, pâle et désespérée, chanterait sous le pont de Grenelle, et Damia et Andrée Turcy chanteraient sous le pont au Change devant les tours du Palais de Justice, où les filles aisées de la prostitution légale vont chercher franchise. Ce di-

vertissement aurait lieu dans la nuit, au bruit des flots et des chuchotements. Les projecteurs puissants de la Tour Eiffel chercheraient la foule à intervalles irréguliers. Des visages de marbre s'inscriraient brutalement dans leur lumière, pendant quelques secondes, le temps d'apercevoir, peut-être, une personnalité sur un des visages dépouillé de son masque nocturne. Car telle est l'importance du music-hall, en ce temps, qu'il faut lui permettre de fonder des colonies où l'excédent de sa production trouvera son utilisation. Il est décent, toutefois, de ne pas oublier, au milieu de cette réjouissanse officielle, que la Seine, étirée entre ses deux quais de meulières et de ciment, impose la senteur équivoque de ses eaux extraordinairement peuplées. Une jeune morte suit le courant. Ses jupes et son manteau l'enveloppent de voiles comme un poisson japonais. Son visage n'est plus qu'une sphère sans orne-

nent où l'hélice d'un bateau parisien a aissé une blessure rose et lilas. Elle ra cahin-caha, vers les filets de Saint-Cloud où Moïse lui-même, arrêté dans son destin, n'aurait jamais connu le premier sourire le cette fille de roi qui le sauva des eaux.

LA ROSE DES GARES

A l'extrémité de chacun des quatre points cardinaux, une gare apparaît comme une bulle irisée où se reflètent les images les plus conventionnelles et les plus charmantes, et aussi les images que l'on ébauche en soi-même, selon l'humeur du jour : la peine et la joie.

Il y a le nord et sa gare d'où l'on part pour la dernière station dans les neiges où l'homme farouche et blond tend vers les splendeurs du sud une imagination exaltée. Puis l'ouest et sa mer océane, ses îles, où

les fruits les plus rares, les fleurs les plus sensuelles s'amoncellent aux pieds d'un pylône d'acier, gloire d'un poste émetteur. Au sud, c'est encore la mer, l'Afrique couleur de lion, le sable et la poésie maligne du sud qui tente les aventuriers et finit toujours par les déconforter. Et il y a dans la rose des gares, l'est taciturne et secret avec son mystère, ses longs trains internationaux, la petite dame cravatée de batik qui salue gaîment la frontière russe, la neige souveraine et les Chinois, noirs de froid dans la neige qui recouvre les pistes vieilles d'une heure.



C'est muni de ce petit bagage de visions à bon marché qu'il faut aimer les gares de Paris pour ce qu'elles contiennent de haute mélancolie et d'amertume luxueuse. Il est souvent utile de faire de ses peines une sorte de luxe. Les gares sont des temples où la

méditation s'enrichit de mille forces secrètes qui offrent aux misères les plus humbles une parure telle que les artistes savent en concevoir pour donner de la qualité à des disgrâces passagères. Toutes n'offrent pas le même attrait pour la sensibilité d'un désespéré, régulièrement à jeun, comme je l'étais, dans cette triste jeunesse où tous les fruits que l'on cueille à l'arbre sont trop verts ou perfidement gâtés.

La gare du Nord est un éden pour la mélancolie que l'on ne veut pas voir disparaître d'un seul coup. Au nord et à l'est de toutes les parties du monde, la lutte pour la vie atteint aux plus nobles figures du lyrisme, et la plus belle saga nordique est encore celle de l'homme qui avait faim, pendant les trois cents pages d'un roman de Knut Hamsun. Or, avoir faim pendant les trois cents pages d'un livre, même discret, c'est avoir eu faim pendant deux ou trois années, blanches comme la neige, aiguës comme la

neige et tout éblouies de cette intelligence presque divine que la faim allume et protège comme une lumière dans le vent. La gare de l'Est, c'était encore, à cette époque où chacun de nous commençait à donner à ses mots une valeur sentimentale qu'il fallut changer par la suite, Nancy, Toul, Commercy, le plateau d'Ecrouve, Ninon la Gaîté, la fille du « 6-9 » qui suivait pieds nus les marches d'épreuve, et le vieux mystère de la frontière, où des racontars déjà tragiques venaient s'abattre comme de grands oiseaux inconnus et égarés.



Le repos, le vrai repos que l'on peut demander, sans littérature, à un banc vulgaire, à deux heures du matin, dans la salle des pas-perdus d'une gare presque éteinte, après le départ du dernier train, ne se peut trouver dans la direction du nord et de l'est. Il faut

lescendre vers le sud ou se diriger vers
'ouest. Là, « tout est calme et volupté » si
'on veut. Ces gares sont d'ailleurs à la dispo-
sition de ceux qui joignent à un esprit aven-
ureux un certain sens de la direction. On
va vers l'ouest et le sud pour émigrer, cher-
cher la fortune, selon les traditions de cer-
ains peuples ou de certaines provinces. La
gare de Lyon et la gare Saint-Lazare offrent
ux émigrants bariolés des havres précis,
où l'espoir guette sur la jetée, en utilisant
'aspect d'un petit tailleur juif de New-York,
l'un Basque transformé en gaucho, d'un
naçon italien vêtu de velours blanc, ou
l'un grand compagnon terrassier dont la
œur tient, sur la route de Gand, un petit
staminet jaune à toit rouge. A l'ouest et
u sud, à l'autre bout de l'imagination d'un
omme, un autre homme de même race ou
e la même famille se tient debout et connaît
e mot magique qui procure du travail.

Être certain de pouvoir gagner ma vie

jusqu'à la fin. Pour ma part, je ne connais pas d'autre idéal. Et je ne pensais qu'aux mille manières, d'ailleurs insaisissables, qu'un homme peut utiliser pour gagner sa vie. Les gares, en dehors de toute influence littéraire ou plastique, s'imposaient à mon dénuement comme un tube de radium dans la chair d'un cancéreux. J'assimilais par endosmose ou capillarité, entre mes épaules endolories, une force douce, rayonnante et persuasive, qui était celle de ma destinée. Les possibilités les plus magnifiques d'échapper à un sort plus que médiocre se renouvelaient sans arrêt, comme ces images que l'on voit se former sur des tableaux de publicité et qui, sitôt fixées, se désagrègent, mêlent leurs lignes et leurs couleurs afin de former une autre image aussi fugitive que la première.

L'enthousiasme pour l'avenir pénétrait en moi comme le chant aigu et triomphant des locomotives lancées à toute vitesse sur

un réseau d'acier plus compliqué que les lignes de la main.

D'autres hommes et des femmes, si extraordinairement misérables que tous les autres en paraissaient surpris, tendaient l'oreille au sifflet dont le son décroissait dans la nuit. Et chacun savait qu'un jour, un jour entre tous, il sortirait enfin de cette angoisse quotidienne, dont les bêtes elles-mêmes se méfient. On espérait que le grand cri presque divin de la locomotive, lancée éperdument sur la route, s'épanouirait en gerbe d'or, quelque part dans la nuit du nord, de l'est, de l'ouest ou du sud.

L'OMBRE D'UNE FEMME

L'ombre d'une femme, plaquée à l'angle d'une rue, vaut mieux que la femme qui projette cette fantaisie sur l'écran d'une devanture de banque fermée. Car l'ombre d'une jeune femme est infiniment plus fantaisiste que la jeune femme elle-même. Une ville comme Paris, peuplée d'ombres sans corps, avec des mariages d'ombres. des batailles d'ombres, des ombres de voitures, des ombres de gigolettes retapées au goût du jour, qui est celui des gentilles demoiselles des grands magasins, gagnerait en

fantaisie ce qu'elle perdrait en chair. Les ombres les plus cocasses des cinq continents y trouveraient un admirable écran qui mettrait en valeur le turban des Indiens, le bonnet à plumes des Peaux-Rouges, la nudité des noirs, les courtes jambes des petits hommes bruns et la longue aventure anglo-saxonne d'une silhouette pasteurisée et graduée comme un thermomètre-réclame. Autrefois, quand je supportais encore l'éclat du soleil, qui est à la lumière ce que sont les transports en commun à la classique Rolls Royce, je m'intéressais fort peu à mon ombre et à l'ombre des autres. Je ne comprenais guère l'état d'esprit de Pierre Schlemihl qui se torturait l'âme à regretter son ombre. Ce sentiment paternel ne parvenait pas à me séduire et je pensais, avec amertume, que je ne rencontrerais jamais sur ma route M. John qui achetait les ombres plus cher que Maxima n'achète les diamants. Nous fûmes plusieurs camarades de vie mé-

diocre à errer de jour en jour et de nuit en nuit prêts à vendre cet ornement traditionnel, création magnifique de la lumière.

Il fallait nous garder intacts pour la guerre. Mais je ne suis pas certain qu'un homme sans ombre puisse se servir de cette particularité afin de franchir, d'un bond souple, le conseil de réforme et l'odeur des nudités diverses dont l'ensemble n'évoque plus dans ma mémoire qu'une tiède odeur de poulet fraîchement égorgé. Dans ce temps-là, j'aurais vendu mon ombre pour un complet propre et j'aurais tout signé avec mon sang afin de conclure un marché trop peu débattu. Le sang des hommes ne servit qu'à signer la paix. Je ne méprise ni le sang ni la paix, mais si l'on apprécie cette affaire au point de vue purement romantique, on constate que Méphistophélès qui paya l'âme de Faust plus cher que mille Derain, a, cette fois, pris sa revanche. Quand nous arriverons aux Enfers, tenant à la main

le traité signé avec notre sang, il ricanera, nous donnera de la fourche au cul. Puis de nouveaux paysages littéraires se formeront dans le cœur des grandes villes intellectuelles avec de jolis coins ignorés de la police, entre le bien et le mal, où s'élèvent dans l'ombre et parmi les ombres les maisons chaudes du quartier réservé aux compagnons de l'Imagination non publique, non obligatoire et non laïque. J'aime le personnage conventionnel, rapé, usé et enfantin de Méphistophélès, tantôt maquereau, tantôt usurier, tantôt brocanteur, mais toujours payant sans discuter à la manière d'un homme d'affaires assez jeune pour avoir confiance dans son capital-santé. Le diable pour n'avoir point de vices secrets, se montre envieux de ceux des autres et les achète avec le goût d'un collectionneur averti. Entouré de ses victimes : Pierre Schélmihl, Faustus et le club des agités de la littérature hoffmanesque, il apparaît comme

un homme véritablement sérieux, sain et digne, un homme qui aurait plu à mes parents s'ils avaient pu, ne fût-ce qu'une seconde, faire danser son image au bout du rayon perfide de cette lampe de poche que l'on nomme l'Imagination dans le commerce des idées.

Je ne pense pas que la merveilleuse civilisation mécanique qui enchante nos regards aux dépens de notre liberté soit encore assez puissante pour faire disparaître de la littérature ce personnage que les petits enfants sont les seuls à ignorer absolument. Mêlé à la vie quotidienne, il apparaît maintenant dans les studios où l'on recrée notre atmosphère sous des aspects sélectionnés qu'il inspire. On peut toutefois se passer de sa présence, comme on peut toujours se passer de la présence d'un mot. Il suffit d'avoir fait le serment de ne jamais prononcer le mot : tabouret, pour que la vie prenne un intérêt rajeuni. On emploie des

périphrases; on cherche des équivalents et le tour est joué. Le tabouret tient, de son côté, sa place réglementaire dans l'ordre des choses. A ce moment, le printemps pénètre chez moi, par ma fenêtre, comme une chanson de la rue et la nuit transforme mes oreilles en microphones. J'entends les trains siffler pour appeler leurs femelles, les ponts trembler sous le passage d'un bébé précoce qui s'est évadé de son berceau afin d'aller jouer avec les plus belles ombres de la rue.

La rue, je le sais — et pour cette raison, je ne me mêlerai pas ce soir au sabbat — est, maintenant, le domaine des ombres. Les êtres les plus abjects possèdent une ombre pleine de fantaisie sous la lune; la fille publique la plus courtaude s'élance en forme de lys, au coin d'un mur compissé pour les soulauds; le crétin le plus diurne s'épanouit dans un lavis parfaitement spirituel et l'homme épais, qui livre le vin de Bercy, laisse danser entre deux réverbères, avec la

grâce de Mlle Yourieva, les éléments divins de son corps. Le Paris du soir, construit en studio, sort de la boîte aux accessoires, rayonne et enténèbre malignement selon l'ordonnance et la volonté du metteur en scène. On peut toujours émettre les opinions les plus différentes sur cet événement quotidien, la situation est telle que le docteur Faustus court toujours dans les rues de la ville à la recherche d'une petite bourgeoise. Peut-on lui donner un nom? Marguerite est une erreur. Je l'appellerai plutôt : 127 : l'ombre 127 et le docteur 10. Car à cette heure de la nuit les ombres portent des numéros d'identité, comme les grandes avenues de New-York, les robes de femmes qui revêtent les figures de cire, et les cellules communistes du fantastique social qui errent dans la nuit de nos veines : globules blancs, globules rouges : feux alternés. Indécision. Place Pigalle.

LE FANTASTIQUE DE LA NUIT

Dans quelques années, un éditeur actif, entraîné par les exigences de la publicité, composera avec des lampes de couleur et sur les toits d'un immeuble de la rue Pigalle ou des grands boulevards, le premier chapitre d'un roman prédestiné. Le ciel deviendra un livre immense où les phrases essentielles de la publicité s'inscriront en lettres flamboyantes. C'est déjà fait. La nuit ne couvre de son voile sombre que les quartiers où l'on fait du commerce le jour et où l'on dort la nuit.

Il existe certaines rues de Passy où un homme seul au milieu de la chaussée déserte ressemble à un personnage craintif et funambulesque, pour peu qu'un bec de gaz, déjà ancien, prête à l'ombre de cet homme une fantaisie élastique et burlesque. Mais la république bariolée des lumières multicolores et des lampes à arc, dont la lueur mauve donne aux jardins peuplés de figurants nocturnes un aspect curieusement artificiel, gagne chaque année du terrain sur l'empire de la nuit. Une maison, qui, jusqu'alors, s'effaçait dans l'ombre banale, se montre un soir avec un diadème de perles d'or. La contagion se propage d'immeuble en immeuble. Une petite lumière, mobile et espiègle, ainsi qu'une souris, court d'un balcon à l'autre. Des objets de première nécessité, comme une bouteille d'apéritif, s'élèvent dans le ciel humble et soumis, à la manière d'un signe fulgurant plein de réminiscences divines. Dans quelques di-

aines de siècles, des professionnels du passé
etrouveront peut-être dans les armatures de
iton et dans les lampes qui dessinaient ces
gnes les vestiges d'une religion passagère
édiée à la cigarette, aux spiritueux, à l'au-
omobile et à Mary Pickford. Aux exégètes
e se débrouiller.



Dès le crépuscule de la nuit, les lumières
eurissent et donnent à la ville un air de
ête inquiétant, parce que l'on sent, dans
ette exaspération du génie humain, comme
ne sorte de défi. Il semble, parfois, quand
n contemple le ciel de Paris et ses cons-
ellations fabriquées, que l'équilibre des
hoses de la nature soit rompu. Je pense à la
ituation mélancolique de ceux qui habitent
a plate-forme la plus élevée de la haute tour
'acier qui abat sur la ville les rayons inqui-
iteurs de ses phares. Cette Tour Eiffel,

bafouée, insultée, il n'y a pas longtemps comme un grand poète par une critique san indulgence, n'a pas attendu longtemps le hommages de l'art et de la littérature. Mill plaquettes de luxe célèbrent aujourd'hui s puissance plastique et le mystère crépitan des ondes qui traversent l'espace avec tou les mots qu'on leur a confiés. En levant l tête aux pieds de la Tour, on sait que le ci est parsemé de dépêches et que la pensée de hommes, en quelque sorte matérialisée pa le son, se mêle à l'Inconnu et le bouscul dans sa course disciplinée. Au-dessus de rues calmes ou enfiévrées, une atmosphèr d'intelligence humaine recouvre la ville d même qu'un globe. Le passage des dépêche de la T. S. F. dans la nuit mêle aux élément naturels de notre ciel un élément nouvea dont M[me] de Sévigné ne pouvait pas s'émer veiller. La nuit, quand je me promène, e que je hume l'air, il me semble que j'aspir des chiffres échappés de la cote de la Bours

u les points et bâtonnets de l'écriture Morse ui ressemblent singulièrement à des ba-illes.

***

L'air de Paris, quand Restif de la Bretonne piait les ombres du village de Passy, n'of-rait à nos poumons qu'un mélange prévu par a nature. Aujourd'hui, où des forces arti-icielles s'amalgament chaque jour à l'air ue l'on respire, le fantastique social inter-ose ses écrans innombrables entre nous et out ce que nous voyons. La nuit de Paris ffre tout un choix d'apparences pour une éalité : c'est le monde si décoratif des appa-ences qui surgit de l'ombre rendue impéné-rable par l'opposition brutale de la lumière : a femme aérienne qui descend d'une limou-ine dont on ne voit que les deux phares blouissants. Et que dire de ces extraordi-aires réparateurs de rails qui, à peu près nasqués par d'énormes lunettes, suivent les

lignes de tramways en portant entre leu
bras un pot où fleurit une fleur d'électricit
blanche et bleue?

Un romantisme nouveau apparaît : ce n'es
plus celui des tapis-francs et des lanterne
accrochés à des potences devant des ruelle
malodorantes. L'expression patibulaire de l
pègre change de pittoresque, et ce pitto
resque tend à se rapprocher de celui de l
bonne compagnie. Les bars les plus mal fa
més arborent un joli nom de fox-trott. E
somme, ils ne sont pas très différents les un
des autres. L'humanité de minuit se coudoi
sans vergogne, et chacun, derrière l'écra
de la musique, peut vivre une vie imaginair
adaptée à sa taille. A deux heures du matin
la rue Pigalle flambe comme un grand paque
bot dans la nuit océane. Des musique
assourdies filtrent sous les portes, des mu
siques encore tièdes. Elles se refroidissen
dans la rue.

Le paquebot bercé par le rythme d

1924 poursuit sa route. Il sait bien qu'il n'y a pas de banquise à l'horizon. Tout au plus pourrait-on imaginer un grand ange de neige, parce que, malgré tout, à certaines heures de la nuit, quand la fièvre donne au sang le rythme de l'époque et que les trompes des autos aboient un appel infernal, il faut bien imaginer un grand ange de neige, symbole d'une toute petite minute de pureté, si l'on veut, congénitale.

LES FORMES DE MINUIT

Nuit de guerre pour l'avenir. Des signes 'accumulent dans le ciel, au-dessus des rues bscures qui servent de coulisses à la féerique 'lace Pigalle. Les nuages imitent la forme ourmentée des nuages célèbres qui, à la n de juillet en 1914, gâtaient déjà les pe-ites roueries de l'optimisme.

Toute l'Europe est autour de nous, sur e beau terrain mouvant de la Place Pi-alle où chacun peut vivre sa nuit et adap-er l'inanité des efforts quotidiens pour sor-r de la destinée à un air de fox-trott,

dédié à une fille. Les types construits en série de belles filles du cinéma peuplent l'atmosphère d'attente où nous vivons de leur grâce mécanique, souriante, lisse et inhumaine.

Les filles faites pour vivre sur une toil tendue s'échappent et se mêlent aux reflet du miroir. On rencontre un peu partout de doubles qui ont bien l'air de vivre, mai sous un régime de studio perfectionné où l soleil se met au service d'un metteur e scène qui n'a rien de divin. Vaut-il mieu vivre sa vraie vie sur un écran, afin de s mouvoir dans l'existence à la manière d'un mystérieuse apparence? Le goût de l'élé gance cinématographique confond la réalit et l'expression intellectuelle de la réalité Certaines heures de la nuit, on ne sait plu très bien quelles sont les différences essen tielles qui peuvent délimiter l'état de la vi où l'on mange, où l'on gagne de l'argent, e celui de la vie où l'on fait semblant de vivr

ans un ensemble de gestes communs aux
eux états. Cette confusion naît de la lu-
ıière artificielle qui donne à des groupes
e maisons, décorées d'enseignes intellec-
ıelles à force centrifuge, une autorité extra-
rdinaire et à peu près tyrannique. Il est
fficile d'évaluer le nombre de forces in-
uiètes et internationales que peut repré-
nter l'enseigne alternativement vide et
uge d'un dancing.

La dynamique pure du jazz-band qui
ourrait mettre en marche une aciérie, par
emple, met en mouvement, sans courroie
transmission, les cent moteurs de sexe
asculin éparpillés dans la salle et qui
partiennent au monde de la Bourse, de
Art et de l'Industrie. Il suffit de s'asseoir
ns une de ces salles, où le spectateur par-
ipe au spectacle pour admettre qu'une
le puissance d'énergie et de personnalité cor-
spond aux signes discrets qui engagent
initiés à la « vivre courte et bonne »,

comme on dit vulgairement. Les agr-
ments décoratifs de l'instinct de conse-
vation conduisent les hommes vers l'uti-
sation complète de toutes leurs ressourc
physiques et morales.

Pour les hommes qui possèdent, en
moment, des économies dans les deux ser,
le moment est venu de s'en servir. Lʃ
champs de bataille, qui me parurent to-
jours la contre-partie la plus exacte d'u
dancing vers deux heures du matin, pre-
dront à tâche d'utiliser le reste. Mourir
chagrins délicats dans un dancing ou mo-
rir d'un coup de force dans un cataclysm
humain, c'est mourir dans une de ces ap-
théoses du désordre que l'homme accep
servilement, par perversité, comme il accep
toutes les dérogations aux règles de la v
normale et, si l'on veut, paisible.

Le désordre finit toujours par l'empor
sur l'ordre et les plus belles économies d
sociétés vertueuses finissent par se dila-

ler d'un seul coup, dans une sorte d'apohésose de la fantaisie la plus maligne. La Place Pigalle, en ce moment, mobilise secrèement. Des forces venues de tous les pays lu monde viennent s'user dans la fournaise. Ce sont celles des hommes qui, très instincifs, prefèrent dépenser leur capital avant a liquidation commune. En d'autres temps, n boirait du lait tiède et l'on taquinerait ergères et moutons avec tout autant de laisir. Mais voilà, nous ne sommes pas nés our les divertissements champêtres et le oût du lait tiède et de la fille des champs aisse, en somme, le porte-monnaie à peu rès intact.

L'argent, cette force que l'on sacrifia pendant la dernière guerre avec moins de désinvolture que le sang, pressent, par une sorte l'intelligence mystérieuse, le gouffre diffiile à situer, où sa puissance ira momentaément s'abîmer. Il a pris les apparences ragiles du papier mal imprimé, parce que

sa destinée était de retourner vite à ses origines luxueuses et flamboyantes. Acheter le ciel, la terre et l'eau, autant de mauvaises affaires pour quelques années. Les cabarets nocturnes assez bien standarisés alimentent leur puissance avec les pertes d'énergie de ceux qui les fréquentent. Les uns perdent, les autres gagnent, l'équilibre se maintient et l'argent court de main en main comme l'enseigne lumineuse qui serpente et joue à cache-cache dans la nuit de la rue.



A partir de minuit, l'atmosphère de Paris solidifie, en quelque sorte, et donne une forme aux pensées secrètes tenues en respect pendant la journée, grâce aux exigences de la profession. Elles ne peuvent guère s'épanouir dans les personnages diurnes et vulgaires qui servent à donner une haute idée artistique de la vie, considérée

comme un sujet noble pour diplôme universitaire ou récompense de Comice Agricole. Une représentation d'idées nocturnes n'est jamais définitive, et le petit monde des formes secrètes grouille, vit, se modifie, meurt et renaît, comme une joyeuse société de ballons en baudruche détachés de la grappe mère. A l'heure des confrontations littéraires, ces formes se modifient selon le romantisme de l'époque.

La plupart des vices et des vertus humaines se présentent comme des appareils bien réglés. Ils possèdent tous un petit moteur qui les anime et leurs déplacements affectent l'allure raide des jouets mécaniques éblouis dans la lumière qui rebondit sur l'asphalte. Une Lubricité en tôle découpée, avec un mouvement d'horlogerie à retardement, palpite dans un coin, de même qu'une inquiétante création d'acier malade.

Le « Don de soi-même » est un petit vase en terre poreuse que l'on change de fleurs

chaque jour. On accepte les fleurs en papier. L'espèce humaine est en ce moment d'une puissance cérébrale si parfaite qu'il ne faut pas désespérer de la voir se reproduire par la seule force de la pensée. Le goût des formes secrètes de la pensée concrétisée hante la lucidité nocturne des clients de tous les établissements de nuit qui naissent sur le trottoir des rues comme des cloques. C'est le triomphe des poupées : des poupées d'apparence intellectuelle, des poupées nées de l'accouplement d'une pensée tendre et enfantine avec le Bouc Mélampyge. Un établissement de la rue Pigalle expose à chaque fenêtre une poupée. Cela prête à la maison un désir secret de célébrer, encore une fois, l'image de la mort dans les effroyables à-côtés de la guerre. Si l'image de la guerre apparaît toujours aussi horrible dans ma mémoire, c'est que je me rappelle l'agonie anormale de tous les soldats fusillés par préjugé de justice. L'horreur

atteint, en ce cas, sa cote la plus élevée et la peur de n'être qu'un homme parmi tant d'hommes incompréhensibles me serre la gorge d'une poigne d'assassin. Je me sens plus faible que ces pantins de laine rembourrés de son dont l'attitude molle et toujours écroulée me fait songer aux corps désossés des victimes foudroyées devant le poteau traditionnel. La nuit montmartroise est pleine de réminiscences que la plupart des hommes acceptent toutes, mais réunies en paquet, sous le nom d'instinct. On ne fréquente pas de tels lieux pour s'amuser. On monte l'escalier d'or d'un cabaret lumineux pour faire sa nuit, chercher sa nuit, la vivre dans une sorte d'anesthésie limitée par l'instinct. Les uns, comme les fauves et les yeux striés de veinules rouges, vont « viander » parce qu'ils veulent manger, que leur instinct de famille les pousse à manger en prévision de l'avenir ; d'autres cherchent une femme qui se rapproche

d'une création littéraire assimilée dans la semaine, et d'autres vont à la rencontre du hasard qui se tient dans les détails abandonnés par toute cette humanité en activité nocturne, qui n'est que le contre-poids monstrueux de la tension nerveuse d'une journée de travail.

C'est l'heure, alors que les musiciens du jazz-band, fourbus, les manches de chemise relevées au-dessus des coudes, s'épongent le visage, pendant laquelle chacun observe avec lucidité la « forme » intellectuelle de son voisin de passage. Ce pantin qui devrait être fidèle, ne se tient pas toujours dans l'ombre de son maître; il circule prétentieusement, ou sa grâce enfantine, de table en table, quémande du sucre. Des relations cordiales se nouent avec l'espoir que l'aube anéantira les effets, souvent imprévus, de ces compromis. C'est l'heure où tout le monde compte sur l'aube, qui, déjà, frappe aux vitres et montre son teint livide de

pauvresse adolescente. L'aube, espoir des gens de fête et des soldats dans la nuit des avant-postes ! L'aube qui disperse les cadavres semés par la fantaisie, et les mille peurs nées d'une intelligence trop habile. La bienfaisante fatigue du petit jour assure les hommes contre les risques du cauchemar. Les petites formes monstrueuses perdent leur éphémère liberté dans un chuchotement de sacristie. Les yeux des filles s'élargissent lentement comme l'encre sur un buvard. La fête s'efface irrésistiblement dans un brouhaha de voix polyglottes. Chacun tâte dans sa poche la permission de jour qui l'affranchira d'un malaise trop compliqué pour être honnête.

Tout l'or du monde ne suffirait pas à payer un taxi, si les taxis étaient plus rares. Un homme dort, les mains au volant, et la voiture glisse dans le sommeil. Une femme blanche et parée, surprise par les insultes de l'aube, hésite à franchir la chaussée. Tout

un peuple avec qui il faut désormais compter descend, encore mal réveillé, vers le travail aux mille visages. Les uns, déjà endormis, et les autres, mal réveillés, se mêlent et s'abandonnent sans que le sang soit répandu sur le trottoir. Dans une heure au plus, tout rentrera dans l'ordre jusqu'à la nouvelle nuit.

POLICE BLUES

Hésitant entre la lecture de *l'Homme de Cour* et les plaisirs du Mardi Gras, j'ai extrait d'un vieil étui à chapeaux un nez en carton, un nez légèrement retroussé du bout comme celui d'un sous-officier de cosaques. En appliquant ce nez sur mon visage, j'ai constaté une sorte d'amélioration dans ma personnalité, une amélioration telle que l'idée de me montrer s'imposa dans une lueur de sang aux joues et aux oreilles. Il pleuvait. Et la nuit avec toutes ses lumières d'or ressemblait un peu à ce qui se passe

derrière l'écran d'une salle de cinéma quand aucune image ne s'y imprime. J'étais seul dans les rues, pas très loin du faubourg Montmartre où les taxis se groupaient à toute vitesse comme une démonstration de phagocytose. Je regardais les boutiques et le reflet de mon nez en carton-pâte dans la vitrine des bijoutiers et des libraires. Parfois une fille, délicieusement mal nourrie, clignait de l'œil vers moi. J'esquissais alors un sourire complice. Elle inclinait gentiment la tête et rentrait dans la nuit. J'étais correctement coiffé d'un feutre à larges bords; un pardessus à taille à gros boutons de corne mettait en valeur mes décorations; des guêtres de drap beige protégeaient un peu le désastre de mes souliers dans la boue immonde. Mon faux nez me précédait nettement comme un personnage des contes de Perrault. Derrière ce laquais goguenard, je m'ennuyais profondément. Le col de mon pardessus relevé, aveuglé par la pluie, je me

glissais le long des boutiques fermées ainsi qu'une ombre romantique.

Toute la vie nocturne de Paris s'était instinctivement portée dans les places chaudes de son organisme délicat. A cette heure de la nuit je m'imaginais familièrement que j'étais le médecin de service de Paris, chargé de vérifier sa circulation, les congestions possibles et surtout ces sortes d'attaques d'apoplexie auxquelles les grandes villes d'Europe sont parfois sujettes. Grâce au ciel rénové par la pluie et le vent, les « faux visages » du Mardi Gras dansaient à l'intérieur. Je décidai de remonter vers Montmartre où j'ai des amis pour leur montrer mon nez en carton et jouir de leur stupeur amusée, car pour l'ordinaire je n'abuse pas des plaisirs offerts par mon calendrier. Une rafale de pluie sifflante et qui rasait obliquement le sol comme une lame de Gillette, me contraignit à m'incruster provisoirement dans l'angle d'une porte. Je profitai

de cette halte pour retirer mon nez en carton et respirer l'air mouillé de la nuit. Ce geste me donna l'impression d'une opération chirurgicale. Je me hâtai de replonger le nez dans son étui de carton, comme on plonge la tête dans les odeurs d'une boutique de brocanteurs, par la porte légèrement entr'ouverte. Une galopade attira mon attention. Un homme vêtu d'un pardessus de cuir rouge courait sur la chaussée. Il avait également un nez en carton semblable au mien. Malgré ce détail je reconnus la silhouette d'un reporter en action. Je le hélai par son nom, il fit : « Ah ! » leva les bras et accourut vers moi.

— Ne restez pas là, dit-il en me serrant les mains, vous allez prendre froid. Si vous voulez, je vous emmène dans un bal musette où nous retrouverons quelques amis.

Ce bal musette brillait dans la nuit comme un fanal d'alarme à l'entrée d'une rue barrée. Un bruit de grelots et de souliers à hauts

alons rythmait une java interprétée à pleins
oufflets par un très habile accordéoniste.
Nous entrâmes. Un bras de femme se dressa
u fond de la salle baignée dans la lumière
ourpre. A ce signal mon compagnon ré-
ondit par un sourire et se fraya énergique-
nent un passage entre les couples ivres de
ythmes. Nous trouvâmes autour d'une
etite table en bois grossier une jeune femme
nasquée d'un loup noir et portant le cos-
ume, un peu tombé en désuétude, d'une
folie » vêtue de soie bouton d'or. La jeune
emme, à califourchon sur une chaise, révé-
ait deux jambes charmantes. A ses côtés
ois hommes, bourgeoisement vêtus, poin-
aient dans notre direction trois nez en car-
on pâte, absolument semblables au mien
à celui de mon compagnon. Ils se levèrent
demi par courtoisie. Nous pûmes cepen-
ant nous asseoir au milieu de ce groupe.

Nos cinq nez goguenards dominaient nos
gures livides que le grog américain ne par-

venait pas à dégourdir. Sans nous préoccuper de la femme — qui d'ailleurs paraissait muette — et qui s'affalait ostensiblement le long du mur sur la banquette, nous sentîmes que l'alcool, s'il n'illuminait pas nos visages, tendait toutefois à nous réserver un de ses tours. Petit à petit, l'accordéoniste s'essouffla, passa au comptoir toucher le salaire de la nuit, et il ne resta plus dans la salle, où la patronne éternuait, que cette dame, notre groupe et un vieux garçon de café ronchonneur et servile. Mon compagnon donna encore une fois l'ordre de remplir les verres et nous passâmes un délicieux quart d'heure à jouer à la manière des clowns. Nous formions un cercle et, sans nous lever de table, nous échangions nos chapeaux en les faisant passer d'une tête à l'autre et suivant le cercle dans le sens des aiguilles de la montre. Ce divertissement cessa parce que l'attitude de la « folie » saoule qui déshonorait notre club révélait un détail in

uiétant. Son loup, légèrement soulevé, aissait apparaître à la place du visage un euf de chair lisse parfaitement dépourvu 'ornements, de rides, d'ouvertures et de heveux. Notre rire, tout à l'heure ingénu, esta accroché entre ciel et terre.

— Est-ce un déguisement? fit l'un.

Un autre passa la main sur la boule pal-itante.

— Cela vit, fit-il.

Le plus gros des bourgeois, dont le nez en arton paraissait celui d'un chef, on ne sait ourquoi, tira de sa poche un carnet et une charpe en batik de commissaire de police. feuilleta le carnet en mouillant son pouce.

— Cette femme nous gâte cette nuit, fit non camarade.

Il se pencha sur la fille, la redressa, le dos long du mur et releva la barbe de satin u loup de velours noir. Cette masse de chair se et congestionnée par place vivait d'une e secrète et sans doute tumultueuse. Mon

compagnon prit dans le sac de la fille un bâton de rouge pour les lèvres et dessina deux yeux. Les yeux s'animèrent d'une étincelle d'intelligence et deux larmes qui en laissaient prévoir d'autres roulèrent le long des joues ; puis il dessina tant bien que mal un nez, et les narines palpitèrent, reniflant avec mépris et inquiétude dans la direction des trois bourgeois à faux nez. Mon compagnon, qui prenait goût à son œuvre, dessina une bouche comme il put. Alors toute la figure rayonna dans un long cri d'angoisse qui s'échappa des lèvres maladroitement peintes.

Mais déjà le faux nez au carnet mettait la main sur l'épaule de la « folie ». Il ânonnait « visage... rond..., yeux... yeux rouges... nez moyen..., bouche moyenne... ». Bref tous les secrets professionnels qui peuvent aider à une arrestation incontestable.

Toute la bande partit en emmenant sa proie dans la direction du Dépôt qu'un jazz

band composé de sept agents de police en civil transformait en dancing pour cette nuit classique.

Philosophiquement je remis mon nez en carton dans la poche de mon veston et je repris la direction de mon domicile. En route, je ne cessais de mâcher, et de remâcher quelque chose de cru et d'amer. Évidemment rien de tout cela ne serait arrivé si j'avais eu le bon goût, comme tous les ans, de rester chez moi.

LES QUATRE SAISONS

J'ai toujours pensé que les quatre saisons formaient une partie du trésor national; qu'elles occupaient une place choisie dans le garde-meubles au milieu des drapeaux, des écussons, des lanternes en papier et tous les accessoires décoratifs des fêtes populaires. Il y a dans ce grenier charmant, qui doit se trouver dans les combles de la Chambre des députés ou du Sénat, les décors complets, recouverts d'une housse, du printemps de Paris, de l'été de Paris, de l'hiver et de l'automne parisiens. Georges De-

law, l'imagier, serait tout désigné pour veiller sur la conservation de ces mille détails fragiles et traditionnels qui donnent aux saisons officielles leur personnalité. Quel que soit l'esprit charmant qui prend garde à leur conservation, il n'apparaît pas dans le budget que leur entretien soit coûteux.

Le printemps de Paris est, en somme, le plus exigeant parmi les quatre chefs de groupe de l'année. Mais il suffit d'un badigeonnage annuel pour le remettre en état de servir. L'été, l'hiver et l'automne peuvent se préserver longtemps des attaques sournoises des autres saisons qui ne sont pas, si l'on veut, en représentation. Le printemps se présente annuellement comme une jeune salade révolutionnaire. Il est aimé des filles un peu simples et débite ses éternelles promesses de renouveau. C'est un maître en boniments d'un symbolisme facile. On connaît la chanson : elle associe, depuis des siècles, les huit ou dix mots bre-

vetés qui peuvent fournir les rimes nécessaires à la bonne ordonnance d'une romance d'amour. Ce muguet n'est pas un citadin et a vie des villes ne favorise guère sa besogne. Il apparaît dans les squares vers le mois l'avril, grelotte sous la pluie et tend la main lans la direction de l'été. J'ai toujours prouvé une répulsion non dissimulée pour e voyou élégant, condamné à une éterıelle adolescence, sans oublier le cortège le sottises qu'elle comporte.



L'été met dix centimes dans la main de e « tapeur » angélique et le printemps rentre ans son étui. L'été de Paris porte le ventre omme un bourgeois. Il déteste le bruit et on geste est celui d'un empereur habile à ıanier le balai. Son premier soin, dès qu'il rend le pouvoir, est de mobiliser les peronnalités des deux sexes qui sont encore,

de nos jours, les éléments chéris de la fête et de la rumeur mondaine. Il les convoque devant les guichets des gares où aboutissent les directions luxueuses et il expédie hommes, femmes, malles, enfants et fox-terriers vers la mer et la montagne. Cette opération le soulage. Il est bien débarrassé et peut regarder la vieille ville avec ce sentiment extraordinaire de béatitude que connaissent bien tous ceux qui ont des maîtres, quand les maîtres sont partis



Parmi les quatre chefs de l'année, l'ét de Paris est véritablement un maître, u maître sans fantaisie, que j'imagine en trai de lire son journal, à califourchon sur un chaise, à la porte du plus bel immeuble don puisse s'enorgueillir les grands boulevard quand la plus infortunée des fillettes s'offr cependant, le plaisir d'aller passer la journé entre Saint-Cloud et Meudon.

Vers la fin du mois d'août, l'été gonflé comme un monstrueux ballon rond en baudruche blonde meurt d'un coup d'épingle dans le ventre. Et l'automne apparaît, tel une figure de proue, sur chaque locomotive qui ramène dans Paris les éléments chassés par l'été.

A Paris, l'automne n'arbore pas la parure mélancolique de l'automne rural dédié aux chasseurs vêtus de drap feuille-morte. C'est un gentleman rasé, d'un certain âge, qui porte dans ses vêtements l'odeur des affaires qui est bien la plus troublante, la plus exotique et la plus conforme aux besoins de ceux que tente l'Aventure, quand une Ile lointaine en cache le secret.



L'automne est l'animateur merveilleux qui d'un geste relèvera la devanture de fer des grandes firmes. Les dactylographes élé-

gantes et hautaines, ses intermédiaires, expédieront autour du monde les magnifiques circulaires bicolores qui feront mugir les cargos au bout de leurs chaînes, lanceront les trains dans la nuit à travers toutes les complications de l'aiguillage et feront bondir les pilotes d'avions sur leur siège. Si le printemps siffle dans ses doigts pour appeler les filles à la promenade sentimentale, l'automne possède dans son gilet le sifflet d'argent des maîtres d'équipage. Il tient entre ses mains le programme de la vie cérébrale de Paris, celle qui anime les ateliers et les théâtres et les innombrables fenêtres d'or derrière lesquelles la pensée travaille et crée des formes. La gaîté pratique, visionnaire et créatrice de l'automne est conforme aux besoins d'un homme qui a quelque chose à faire. A cette saison, tous les espoirs sont permis. La ville recharge ses accumulateurs; un grand volant d'usine tourne dans un conte fantastique; les jeunes

taxis se mêlent aux anciens; trois tambours, un saxophone, un accordéon, une trompette bouchée, un piano et cinq nègres se mêlent au jeune mouvement du jour et de la nuit.

Et l'hiver de Paris qui est le maître des moissons et de la récolte s'installe dans un logis préparé selon les lois du confort moderne. Maintenant la grande machine sociale mise en route par l'automne, gentleman en cote bleue, débite sa production quotidienne.

C'est la saison à sang-froid, lucide, pure comme la neige. L'homme agite et pense sous la cloche pneumatique. La nature use ses forces contre la ville. Un cataclysme effroyable, un affolement subit du ciel, de l'eau, de la terre et du feu pourrait seul mettre en échec l'audace de Paris et de ses hommes d'action.

Car à Paris, à New-York, à Londres, dans toutes les grandes villes du monde,

l'homme triomphe parmi ses créations, sous un ciel adapté à son usage, un ciel féroce et sournois, généreux pour les forts, impitoyable pour les faibles. Et ceci ne comporte aucune moralité, tout au moins pour cette année.

DEUXIÈME PARTIE

LES INTERMÉDIAIRES DE LA RUE

LES INTERMÉDIAIRES ET LA RUE

On peut considérer la rue comme un adran solaire, et la vie de Paris se discipline lors sur l'ombre des maisons, des arbres et le l'agent à cheval qui maîtrise les voitures abrées.

C'est une apparence spécieuse, car la rue livise le temps selon le désir de chacun et urtout ses instincts. Ce n'est pas seulement ne route bordée de maisons, mais quelque hose de sympathique et d'indépendant, ne force semblable à l'électricité et à ses ourants vagabonds qui brouillent le jeu de

la T. S. F. et se mêlent agressivement à no combinaisons les plus sérieuses. Ainsi la ru se mêle à notre principe vital, se prolong dans nos artères et dans les mille ruell du système nerveux avec un élan contin où les formes matérielles s'évanouissent pou laisser triompher seul le bourdonnemen lyrique de la cité soudée à notre corps. L rue disparaît goutte à goutte et se renouvel goutte à goutte et chaque goutte est u homme qui meurt ou un enfant qui naît.

C'est à peu près la seule maîtrise su l'atmosphère de son temps qu'un homm passionné et subtil puisse concevoir. C'e ici le royaume littéraire, artistique et sent mental de l'homme, et les dieux pour ci culer entre les voitures devraient attend l'occasion propice. Nous pouvons sans r grets stériles et sans amertume érudite viv dans la rue avec la sensation, provisoireme encourageante, d'être les témoins indispe sables de ce spectacle, et de connaître u

intoxication particulière qui se renouvelle à chaque seconde sous un aspect différent qu'on ne reverra plus jamais. Je déteste le chêne, le bambou, le poireau et l'église de mon village parce que ces formes n'ont jamais changé d'aspect depuis des siècles.

Mille chênes médiévaux sont exactement semblables à mille chênes de 1924. Depuis le jour où Columelle chanta le cytise, pour tourmenter les futurs candidats au baccalauréat ès lettres, nous n'avons plus rien à dire sur cet arbuste.

Quand la Place Pigalle et la Rue Pigalle s'allument, vers minuit, nous oublions tout ce que nous avons appris. Des feux rouges et violets, la lueur abyssale des lampes à arc, donnent aux lumières que les hommes anciens ont vues un éclat tellement créateur que les femmes y fleurissent, s'y colorent, s'y animent selon les lois d'un soleil nouveau, dont elles ne peuvent imaginer la minute suprême du refroidissement.

Au jour, et devant le rayonnement d vrai soleil, celui de notre déjà vieil enfance dont tous les détails se confo dent pêle-mêle avec des siècles de trad tions charmantes, elles s'étiolent et se fane à vue d'œil, le temps d'absorber un café-crèm au coin de la rue Houdon. C'est un d espoirs les plus farouches de l'humanité q de pouvoir se faner le jour et rayonner nuit. Des milliers et des milliers de fill publiques n'ont pas pu donner leur écl naturel parce que la lumière qu'elles devaie réfléchir n'était pas inventée. La prostit tion, qui peuple la nuit des détails néc saires à la vie cérébrale d'une race, véc toujours dans l'ombre, tantôt mal éclai par la lampe à huile des étuves ou les boug mortuaires qui inspiraient à la Dervieux à Peixotte des idées saugrenues. Les jeu femmes ne gagnèrent pas en réputation vivre de cette vie larvaire où l'ombre portes recouvrait la vieille et la jeune

même parure d'infamie. A l'heure où écris, c'est-à-dire au moment même où le ıare d'une grande voiture déplace mes eubles, la rue envahit ma chambre et la le peinte pour la nuit, enthousiasmée, natullement conquérante, gagne à l'extérieur bataille des ténèbres et met en déroute n peuple humide de mendiants, de strojats et de vestiges indéfinissables. Dans le ryon violet de l'électricité les misérables ne puvent plus danser le quadrille nocturne de misère. Sur les routes de banlieue ils cheminent le long des villas cambriolées, comme ı petit monde de chiffonniers quadrupèdes. Is reviendront au jour reprendre leur place ens la rue, car le vieux soleil protège leurs taditions millénaires.

***

Cette déroute des uns et cette résurrecton, probablement éphémère des autres, ne

trouve guère chez les grands poètes d
interprètes de choix. Les uns dépassent
but en s'élevant trop haut, à cet endro
du zénith où le paradis commence et où
ciel de notre système cosmique cesse de
pervertir; d'autres ne se voilent pas la fa
en pénétrant dans les mauvais lieux; to
le monde les reconnaît et leur personnali
divine s'émiette en accomplissant des gest
qu'aucune force secrète n'anime plus. Or
rue parle une langue toujours en mouvemen
Si l'on estime les mots sincèrement à le
valeur dynamique et que l'on considè
chacun d'eux comme un petit moteur,
s'aperçoit que les mots, dont nous no
servons, ne tournent plus assez vite. No
utilisons des mots qui tournent à cent ci
quante tours quand nos besoins exigeraie
des mots qui puissent tourner à deux
trois mille tours. Les vieux mots ne corre
pondent plus à l'atmosphère de la rue. I
n'enregistrent plus ses images que par l'i

ermédiaire de quelques interprètes qui la eflètent ingénument. Ceux-là sont encore ensibles aux vieux mots, mais par la qualité mouvante de leurs voix ils arrivent à créer 'illusion de la vitesse, et c'est l'essentiel.

Les éléments de la rue sont assez choisis. ls inscrivent, entre la vitesse et les formes légantes de l'automobile, les fantaisies li-rides de la misère et l'éclat international de a prostitution. Il faut descendre dans la ue, tout au moins à Paris, et les rues de Paris sont uniques au monde, les mains dans es poches, prêt à donner l'aumône et à ecevoir quelque chose de rare en échange. Ne donnez jamais dix francs à un misérable lécoratif, mais donnez-les à Mlle Mistin-guette, à Damia, à Frehel, dans ses bons ours. Si vous pouvez rencontrer Mlle Andrée Curcy et l'entendre, donnez sans hésiter pour les classes dangereuses, elle vous le endra bien.

Un soir nous entrâmes dans un music-

hall pour entendre cette artiste. Elle chantait la rue à travers cinq chansons de Carco, cinq chansons admirablement comprises et écrites pour être interprétées. Ces poèmes étudiés sont inséparables de la voix, de la sensibilité, de l'intelligence de Mlle Turcy. Ce sont de vraies chansons pour interprètes de la rue, de petites forces réalisées en images rapides et qui s'associent au dernier film de la sentimentalité de la pègre à travers les âges. Mlle Turcy apparut vers la fin du spectacle. Elle était précédée d'une sorte de sabbat mécanique et terne où se confondaient tous les efforts d'une sottise à peu près désespérée. Seule, sur la scène, avec toute la rue offerte sur la paume de ses mains ou fleurie sur les lèvres rouges de sa bouche de clownesse marseillaise, elle anima d'une vitesse singulière des mots dont la guirlande s'enroulait autour d'elle ou s'amalgamait avec les courroies de transmission qui nous reliaient à son émotion. C'était une petite

usine littéraire, bien agencée, une vraie usine construite avec des capitaux neufs, sur l'emplacement de ce qui avait été autrefois une usine à peu près comparable à Notre-Dame de Cléry, près d'Orléans. Quand nous relisons Villon, il ne faut pas oublier qu'il pénètre en nous par l'intermédiaire d'une fille morte. C'est la voix de celle qui fut la Belle Heaulmière, ou la voix enrouée et chaude d'une camarade de ceux qui jargonnaient le jobelin, qui servent d'intermédiaire entre certains mots du poète et ce qui peut nous émouvoir pratiquement. Mais les plus généreux offrent peu de reconnaissance à ces intermédiaires souvent anonymes.

Les cinq chansons de Carco vivent de la même vie que la rue, de la vie de ces filles qui sont des morceaux de rue, de ces bars qui sont une simple encoche dans la rue. Il ne faut pas les isoler ou les soumettre à d'autres lumières. Elles fondraient au soleil.

Toutes ces choses, d'ailleurs, se voileront définitivement avec la transformation des réclames lumineuses qui les firent éclore, avec la faillite de tout ce décor qui cédera la scène à d'autres spectacles que nous ne comprendrons plus ou que nous ne verrons pas. La rue éternellement mouvante aura dessiné d'autres images à la surface de la cuve. Imaginez Turcy, l'œil sur la défensive, les cheveux courts, chantant devant un promenoir où trois sergents rengagés de la Coloniale se distinguent, une ballade de François Villon, par exemple celle qui débute ainsi : « A Parouart, la grant Mathe-Gaudie... », le résultat dépassera toutes les espérances. La rue garde bien ses mystères malgré la lanterne sourde du Spectateur Nocturne, malgré les lampes à arc du Bois de Boulogne où le vent du petit jour balaie maintes odeurs secrètes de maison de rendez-vous.

EXÉGÈSE SUR

UN DRAME DE LA RUE DÉJA ANCIEN

C'est à Mayence que l'on peut situer le Pont du Nord où Adèle perdit l'équilibre, le docteur Faust sa vieillesse honorable, Marguerite sa fleur, et Méphistophélès sa réputation. Dans les petites rues dédiées, avant la guerre, à la perdition des sous-officiers du 6e dragons, vers la Holzturm qui surveille un grand magasin de porcelaines et le Rhin, à l'endroit où finissent les plaines ourlées de roseaux, Faust, Gérard de Nerval

et Daragnès se sont rencontrés, cherchant, chacun pour son compte, un prolongement éternel de leur personnalité.

C'est à Mayence, dit-on, que naquit le savant Faust, qui fut toujours la négation même de la spécialisation dans les arts et dans les sciences. Il pressentit l'imprimerie, soigna les paysans décimés par la peste et reçut volontiers les hommages d'une foule populaire, pénétrée de confusion devant le double visage de la science et des beaux-arts. Mayence fut, par excellence, le grand marché des âmes. Toutes les négociations fameuses dans ce genre de commerce eurent pour décor les sombres ruelles qui longent les bords du Rhin avec timidité. Les échoppes mal éclairées, habitées par les Juifs curieux, protecteurs et mal protégés, recélaient toutes l'écritoire où séchait la dernière goutte de sang dont on avait signé un récent contrat. On vendait son âme assez facilement pour des trésors inestimables. C'est-à-dire que

certains surhommes, marqués par le destin, vendirent leur âme avec profit, tandis que les autres — il est permis de le soupçonner — passèrent une existence inquiète à rechercher la sombre boutique où se tramaient de tels marchés.

Il est encore aisé, pour celui qui aime et comprend l'admirable et artificiel trésor de la nature rhénane, d'imaginer Faust, rajeuni sous l'aspect déconcertant d'un Don Juan de faculté, en promenade avec Méphistophélès, son guide, qui portait alors l'uniforme des gentlemen du Rheinland et les lunettes d'écaille qui agrémentent d'une respectabilité diabolique les éternels propos dont rougissent les fillettes associées dans la promenade du dimanche.

Si la maîtrise du grand poète et la pure réalisation de son drame n'offraient un but trop dangereux pour les comparaisons, il serait tentant de faire revivre dans le cadre où mourut Valentin, où le sabbat attirait

les jeunes sorcières vers les nuages, comme un ludion est attiré au sommet d'un bocal, un personnage de Bonn, appelé Faust, un artiste séduisant, bon conducteur des goûts secrets de son temps, le toujours jeune Méphistophélès, une Marguerite à cheveux courts, et un sabbat organisé par un entrepreneur de dancing et de jeux érotiques pratiqués dans un élan de foule unanime. Contrairement à ce qui se produit par ailleurs, alors que la vie se transforme sous l'influence d'un décor nouveau, ici le décor immuable prédomine et transforme des personnages qui ont évolué. Prudence de la part du vendeur et de l'acheteur, tel serait le motif essentiel de ce nouveau drame. Un intermédiaire, silhouetté pour mettre en évidence les moyens de l'époque, sortirait indemne de cette affaire, puisqu'il aurait touché l'argent de la commission sans pour cela se livrer aux spéculations futures des metteurs en scène d'un enfer excessivement intelligent.

La grande tragédie de Gœthe, si humaine, si burlesque et si profondément cinématographique, doit s'adapter étroitement à toutes les étapes, même les plus différentes d'aspects, de l'inquiétude humaine. Elle s'attache, par tous les crochets invisibles de la personnalité de Gœthe, au goût allemand pour la rue fortement ou faiblement éclairée, pour le mystère que les promeneurs inconnus entraînent dans leur sillage, pour les réjouissances clandestines du Blocksberg où se divertissent les étudiants, les fillettes publiques et les soldats dans la confusion féerique du Walpurgisnachtstraum.

L'aventure du docteur Faustus est une aventure de la rue. Si la messagère du diable, ici Marguerite, ne porte pas entre ses longues tresses classiques le visage décharné de la mort, elle n'en représente pas moins le hasard séducteur de la rue populaire, à l'heure où les pucelles de Mayence, qui ne travaillaient point à cette date dans les

usines de Biebrich, traversaient le pont du
Rhin pour la promenade entremetteuse
Faust, transformé en jeune homme, et, ne
l'oublions pas, en homme jeune dirigé par
le remarquable esprit artistique du mal
rencontre Marguerite dans la rue en fête
La rue, un cabaret, un jardin, le sommet
d'une montagne aride où les amateurs de
perversité philosophique aiment à s'enca-
nailler, sont les décors essentiels de ce drame
Le diable est de ceux qui connaissent les
goûts secrets d'un jeune homme élu dont la
vie aurait pu se confondre avec celle du
docteur Faustus, sur les derniers chemins
qui mènent à la mort. Sa méthode de séduc-
tion fut parmi les meilleures afin de séduire
un vieux professeur et un vieil artiste, rede-
venu jeune, sans préparation, avec, dans la
mémoire, tout un malaise de regrets. Il lui
montra la rue, une fille, « la fée au chapeau
de clarté, de beaux sommeils d'enfant gâté »
Faust la suivit. La damnation du célèbre

docteur se parachève parallèlement à l'existence pure et gémissante d'une petite bourgeoise, d'une fillette têtue et vulgairement vertueuse dont l'extraordinaire candeur et la simplicité imprévue réduisent à l'impuissance un Méphitosphélès sceptique et séducteur qui traîne son pied compromettant dans une ville de province, comme un don Juan de comédie, quotidiennement exaspéré par une sciatique tenace. Ce pied fourchu, de même que la sciatique pour un galant rompu à tous les lieux communs du métier, représente à lui seul le point faible de Méphistophélès. Pour traîner avec soi ce détail le diable considère avec ironie ses propres cartes et ses meilleurs atouts. L'humanité qui créa le diable eut toujours soin de lui laisser en partage une infirmité apparente, afin de le reconnaître aux heures de trouble et d'angoisse et dans ces endroits prédestinés où Dieu, avec toute sa finesse de créateur conscient, ne reconnaîtra pas les siens.

Le personnage créé par Gœthe n'échapp
pas aux lois de la tradition populaire. C
Méphistophélès conçu par le grand poèt
dans la liberté du cabinet de travail nourri
en soi-même sa faiblesse. Sa force n'est qu
celle de l'illusion. A ce titre, elle représent
l'art dont les manifestations les moins éphé
mères sont à la fois aussi puissantes et auss
fragiles que la bulle de savon, tantôt cosmo
gonique ou tantôt jeu d'enfants. Le beau
film déroulé par Méphistophélès crève e
s'anéantit devant la raison et l'ingénuit
d'une jeune bourgeoise modeste. Serait-ce l
but suprême de la vie que d'anéantir les plu
belles productions cérébrales des homme
d'exception au profit de la médiocrité senti
mentale qui équilibre nos jours et nos nuits
Faust, tout au moins dans la premièr
partie de son aventure, ne résout pas la
question. La nuit d'échéance de Marlowe et
l'épouvantable grimace du roi des débiteur
apparaissent maintenant sur l'écran, en sur

mpression, comme disent les créateurs de ilms, sur l'œuvre de Faust, éclairées par la etite lampe que chaque femme du peuple romène dans la nuit, en la protégeant de a seule main contre les éléments encore mal onnus des ténèbres.

Des musiciens, d'inspiration diverse, ont ommenté le drame lyrique de Gœthe. Pour non goût, j'ai toujours entendu, en lisant les rincipaux passages de cette étrange affaire e séduction, un instrument primitif gémir es romances les plus fameuses de la rue, elles de mon adolescence et celles de la rue vant la guerre. Je ne veux pas citer ici les itres de ces chansons, parce que les mots ui les composent ne s'harmonisent pas avec e ton de ce commentaire et qu'ils risqueaient, par leur opposition violente, de dénaurer ma pensée en lui ôtant le bénéfice de interprétation. Mais, encore en ce moment, ette phrase écrite, l'exégèse musicale, composée par les chansons devenues anonymes,

s'impose avec une mélancolie qui s'associe étroitement à l'atmosphère littéraire de la rue où Faust rencontra Marguerite, à Mayence, à Berlin, à Paris, à Londres, dans toutes les grandes villes de l'Europe, à l'exclusion des quatre autres parties du monde terrestre.

Il fallait, si l'on considère le milieu où vécut Faust, mêler ces réminiscences musicales aux récentes illustrations de Daragnès témoin lucide et sentimental de l'histoire de Faust, victime de l'esprit du mal et d'une jeune bourgeoise surgie d'une époque, recouverte pour nous d'une poussière paisible.

Daragnès est un artiste essentiellement romantique. Sa vision des choses et des hommes s'accompagne d'une érudition qu'il aime profondément. Très peu sensible au pittoresque par quoi l'histoire se renouvelle, il ne met jamais d'écran entre l'objet de son admiration ou de son désir et sa personnalité. Cet artiste, qui emprunte chaque jour à la littérature des excitants, est parmi

ceux dont l'œuvre réalisée se dégage à peu près complètement de tout esprit littéraire formulé à la manière du jour par des associations d'images et des associations d'idées. Par exemple, pour Daragnès, un accordéon est un instrument qui rend des sons d'accordéon et l'artiste retient le son pour sa seule valeur phonétique sans associer aucune image étrangère à cette sensation musicale, qui n'existe pour lui que par rapport à la musique. Faust devient, pour cet artiste curieux et franc, un personnage nettement délimité dans l'espace, en dehors du décor et de toutes les associations d'idées littéraires qui peuvent confondre Faust et Marguerite dans une complainte chantée par un aveugle de bal musette sur un accordéon allemand. L'atmosphère créée par Gœthe se prolonge ici dans une création plastique, celle de l'illustrateur, où les héros costumés selon des lois traditionnelles aboutissent à des personnages dépouillés de tout détail

précis, afin d'évoluer librement dans le domaine de la fantaisie, du lyrisme et du burlesque cérébral. Faust, cette fois, fait honneur à sa signature. Il se soumet enfin aux termes de son contrat. Sa chute dans les enfers est vertigineuse. Deux ou trois démons paisibles et parfaitement indifférents devant sa disgrâce l'attendent pour le tourmenter par habitude professionnelle.

Daragnès a suivi la marche logique de ce drame. Il libère sa conscience en livrant le docteur aux mains de ses créanciers. Car l'artiste, pour avoir fermé les fenêtres de son atelier, celles qui donnent sur la rue, sait, à ce moment, que Faust retrouvera dans ce lieu indéfinissable, ceux qui vendirent leur âme ou leur ombre au grand maître des vocations artistiques impuissantes ou inachevées... au grand maître de tous les enfants mort-nés de l'art et de la littérature qui n'entendirent jamais l'écho de leur voix.

LES HOMMES AGÉS DANS LE DÉCOR DE LA FÊTE

Dès l'apparition, toujours discrète, des premiers signes annonciateurs de la vieillesse, on se sent subitement enclin, un soir de grippe par exemple, à recourir à l'éloquence de Malherbe quand il célébrait la toison d'or de Nérée afin de parer de mélancolie la conclusion de sa propre aventure. Cette méditation s'accompagne ordinairement d'une promenade à travers le cabinet de travail, troublée par les chutes de char-

bon dans le foyer du poêle et par le bruit de pantoufles traînassées sur le tapis.

Et si la lumière d'un jour de pluie se mêle à la timide présence d'une lampe électrique de renfort, la fête devient alors complète. On avance à tâtons dans une atmosphère de vieux brouillards et l'on évolue avec maladresse parmi les objets les plus familiers : c'est l'heure où l'on renverse l'encre, où l'on se brûle les doigts, où l'on recherche un bouton de faux col sous une armoire oubliée, où l'on se cogne la tête au coin de la table en se relevant. Cette attitude ne provoque, en général, aucune sympathie de la part de l'entourage : l'approche de la vieillesse est une angoisse étroitement conçue à la mesure de chacun. Aucune tendance à grouper en chœurs bien ordonnés les gémissements qu'elle fait naître. Et pourtant, avec les premières lampes de la nuit, le spectacle de Paris s'organise ; un rideau noir monte vers le ciel ; Citroën flambe en lettre

ouge; les boulevards s'illuminent d'assez de ettres géantes pour révéler Rimbaud aux trangers si la publicité décidait de les grouper, selon l'ordonnance des mots qui omposent les vingt-cinq quatrains de *Bateau Ivre.* Sur ce décor rouge et or du plaisir classique, il y a de la place pour toutes les ombres. Et la gigolette et le gigolo de fortune n'occupent dans la compétition que le rôle qui leur est confié par l'auteur de la pièce. Si le plus romantique de tous les artistes ratés, Méphistophélès, conduit la tragédie, il sait s'adapter au goût du jour, et, vieillard célibataire, il se rajeunit d'année en année aux flammes du plaisir. Il n'y a guère que deux types d'humanité qui, soumis aux feux combinés de l'électricien, risquent de vieillir normalement dans cette fusion : le pompier et le garde municipal de service. Aussi les change-t-on chaque soir, comme les mains des innocents changent l'eau des fleurs sur l'autel de Marie.

Le décor de Paris, reconstitué de mémoire est un décor passe-partout d'une pureté aussi compliquée que le blanc pur avec ses mille pigments colorés. Débarrassé de toute anecdote, il se pose, selon l'heure, sur la scène de ce grand théâtre perpétuellement en mouvement. On peut aussi bien y disposer quatre fillettes associées par les mains en pétales de crucifères, ou quatre vieillards s'efforçant de ramener le passé comme un mourant tire machinalement vers sa poitrine les bords d'une couverture dont on ne voit jamais la fin.

C'est à Paris et dans toutes les grandes villes du monde que l'on sait encore honorer la vieillesse par instinct, comme on respecte sans effort la façade des vieilles firmes. Car il est aisé de comprendre que l'atmosphère cérébrale des grandes cités intellectuelles est la seule qui puisse accueillir la lumière lancée par des intelligences déjà refroidies devant les escarmouches de la mort. Vêtu du

manteau, si clément aux hypocrisies, du Spectateur Nocturne, j'ai rencontré, dans les endroits les moins favorisés pour constituer un Sénat, des hommes dont la barbe blanche ou la face glabre et ridée ne détruisait pas les fantaisies insolentes de la jeune fête. Bien au contraire, ils formaient dans cette parade un maillon de la chaîne, comme dans la *Marseillaise* leur chœur chevrotant tient une place à la fin du cortège. De beaux vieillards, ou plus simplement des vieillards savants donnent du ton à la silhouette d'une belle fille. Ils apparaissent derrière le manteau de fourrure, le foulard pourpre noué à la cow-boy et valident par leur présence la monnaie de singe, le maquillage des brêmes et les secrets de la Foire d'empoigne. Ils promènent par la main, comme des communiantes, les putains déteintes et exsangues. Ils conduisent les journaliers de fortune acharnés sur le cadavre d'une mercière quadragénaire et mille fois morte dans les

bras de cette anomalie du romantisme : l
guillotine qui n'éveille plus, dans l'imagina
tion des habitués, qu'un vague souvenir d
fauteuil Voltaire ou de chaise percée ver
moulue. L'art décoratif, qui donne aux plai
sirs de Paris un éclat si international s
concevrait mal sans la présence de vieu
messieurs qui troublent parfois cette goutt
de pus vue au microscope qu'est un dancing
par le détail d'une congestion cérébrale o
d'une embolie. Une petite bulle d'air mont
à la surface du mélange et le jazz-ban
enchaîne. Ils savent ainsi solenniser ce brui
toujours inattendu et argentin que provoque
en éclatant au milieu des fanfares foraines
la pipe en plâtre offerte à l'adresse d'u
tireur facétieux. On pourrait alors rajeuni
l'interprétation de la légende du docteu
Faustus, celle de Marlowe par exemple, e
la réadaptant à nos contacts quotidiens sou
la forme d'un film joué par cette trinité : l
vieillard intellectuel réveillé par les plaisir

de Paris, Méphistophélès, le propre metteur en scène du drame, et Marguerite, la petite bourgeoise peu encline aux dégradations morales et qui représente la Parisienne, mauvaise conductrice de la perversité.

Bons vieillards éloquents, vieillards polis, parés de cette fausse beauté qui est l'épanouissement suprême d'une vie médiocre, vieillards greffés comme une loupe couperosée sur le front de la jeunesse galante, voici Paris et ses music-halls incandescents où l'on enfourne les clients avec une pelle. C'est au centre le plus ardent de cette turbulence spécieuse que le repos vous guette et c'est là dans cette gare frémissante que toutes vos facultés doivent aboutir, à coups de lanternes rouges, une à une sur les voies de garage perdues dans la nuit éternelle.

***

Si Paris permet une vieillesse heureuse et paisible même à ceux qui ne la méritent point, par comparaison, il n'est guère possible de considérer sans mélancolie le sort que la vie sociale des campagnes réserve à leurs septuagénaires. Nous sommes ici dans le domaine immuable de cette célèbre nature tant chantée au petit bonheur. Sous la fleur modeste de la digitale se cache un poison sournois, sous le visage béatifié des faux simples se dissimulent les canines du loup. Je vis encore à la campagne pour des raisons dont la subtilité m'échappe de jour en jour. Je connais des vieillards qui habitent autour de ma demeure et, chaque fois qu'il m'en prend la fantaisie, je sais que leur vie est affreuse. Menés gaîment et férocement par des brus qui les poussent du pied dans le coin le plus sombre, ils flambent encore d'une

vie secrète et stérile comme une braise ranimée par un courant d'air fortuit. La tradition du plaisir champêtre éloigne à tout jamais la coupe de leurs lèvres. Je sais bien que certains livres écrits par des auteurs charitables tendraient à prouver le contraire. Leur bienveillance sonne faux. Pour l'ordinaire, une sensualité puissante, avertie et très littéraire, se sert de tous les truchements afin d'animer les plaisirs apparents des jeunes villageois. Faire sauter des crêpes n'est qu'un prétexte. Dans l'ombre, les mains s'égarent; l'intelligence des jeunes filles se réveille et sort d'une gangue de médiocrité agressive comme un papillon s'évade de sa chrysalide.

C'est la vie secrète des veillées, des écreignes, des pardons et des kermesses qui mène le jeu. Le vieillard campagnard qui est lubrique, en général, et parfaitement capable de connaître encore les émotions essentielles de la reproduction, est peut-être le seul, en

dehors des jeunes gens, à pénétrer les mystères de l'ombre, ceux du foin foulé et de la paille révélatrice. Il voit dans la nuit avec des yeux de braise..., sa figure en galoche entre ses mains tremblantes. Les bons auteurs décrivent bien la ripaille et le bon sourire des vieux attendris. Je n'ai jamais vu luire tant de bonheur dans ces prunelles campagnardes de soixante-dix ans. Les filles rustiques, qui n'avaient point besoin de lire les livres de Pierre de Lancre ou de Boguet pour donner de la qualité aux sabbats de la lande de Bouc, résolvent derrière le dos des innocents faiseurs de crêpe les problèmes infiniment instinctifs d'un libertinage que les gens des villes n'apprennent qu'en lisant.

Le vieux bouc, reproducteur éloigné du plaisir des jeunes par des gestes énergiques et francs, rumine au crépuscule de la nuit. S'il en est temps encore, il livrera sa terre pour les caprices d'une servante chlorotique plus habile à vendre ses charmes que la

belle Imperia. Mais il faut constater que la famille sait se défendre. Il n'y a guère que ce vieil arbre, ce vieux tilleul, ce vieux campagnard qui ne puisse participer aux fêtes de son village. Oui, la situation d'un vieux monsieur de village est terriblement désespérée. Beaucoup d'entre eux se suicident. Des mains complaisantes les poussent vers cette solution. Puis ils entrent dans le souvenir des leurs par la porte d'apparat et reviennent prendre place à la veillée sous forme d'anecdotes qui tendraient plutôt à célébrer leur haute moralité. Voilà tout ce qui peut constituer l'apothéose d'un homme âgé, mort dans l'atmosphère de son village. C'est donc vers la ville que je tends mes mains déjà moins robustes pour lui demander de m'accueillir, si ma destinée le permet, parmi tous les autres hommes qui seront jeunes dans quelques années, comme si je ne portais pas cet uniforme de la barbe blanche, du crâne rose et des mille plis sur

la figure. Vivre extrêmement vieux, tel est mon idéal, à la condition que mon ombre n'efface pas le visage de la belle fille qui me rencontre dans la rue, que les mots rajeunissent tous les sept ans sous ma plume et qu'on ne baisse jamais les lampes pour honorer ma vieillesse.

LA CONFESSION PUBLIQUE

Encore une nuit où Paris ressemble à une salle de cinéma vide : l'écran est au zénith et la lampe qui animait les choses charmantes et légères de la vie cinématographique brûle maintenant à domicile, dans certains domiciles que l'on transporte avec soi au risque d'encombrer la rue déserte. A cette heure qui sent la boîte à violon vide, dans cette ville artificielle de la nuit, les pas d'un promeneur solitaire répètent sa silhouette dans chaque rue abandonnée. Mille promeneurs, qui reproduisent scrupuleusement

les traits et les manies intimes du premier, peuplent mille rues dédiées au vide, mille rues où traîne l'odeur des fruiteries closes et, par hasard, des boulangeries.

Quand un deuxième personnage sort de terre ainsi qu'une flamme, sans bruit et sans que ses gestes soient imités par des fantômes consciencieux, c'est ordinairement un ivrogne qui rentre à son logis ou qui cherche avec des doigts transformés en antennes délicates, la porte d'or d'un confessionnal garni de sirupeux et d'alcool.

Les ivrognes portent leur passé entre leurs mains comme les jeunes filles des fleurs du jour. Un fardeau qu'il n'est pas toujours commode d'estimer les contraint à garder cette allure hésitante et funambulesque : un enfant portant dans ses bras la sphère et ses accessoires ne ferait pas mieux. Tous les personnages nés de la nuit ou qui la cherchent sont faibles des jambes et leur tête peinte en couleurs vives sur des blancs

purs de céruse est une sphère considérable, gonflée d'excentricités interplanétaires. Ceci n'est pas un phénomène d'imagination : les ivrognes consacrés par la nuit appartiennent au monde des éléments littéraires dont nous nous disputons la possession autour des poubelles, dans les quartiers des grandes villes européennes dits « réservés ».

Car la déchéance pour créer les larmes doit être monstrueuse : celle d'un homme tout nu, ou mal habillé, avec deux bras sans travail et deux pieds ingénus, quatre membres humoristiques au service d'une tête abominable, énorme et douloureuse où nous apercevons, dans la matière cérébrale, imitant le verre irisé :

La femme devant le pot à charbon de bois;
Les enfants livides, en même matière que la tète paternelle;
La fille aînée livrée à la prostitution;
Et la grande lueur lancée par Dostoiewsky

dans tous nos souvenirs abîmés par la césure (1914-1918).

J'ai bu moi-même, certain soir, avec une âme de chauffeur de compound qui charge la chaudière dans une sorte de prurit. Les résultats m'enduisaient de sueur malsaine à la pensée de ce que nous avions pu commettre dans la nuit.

Nous laissions, les autres et moi, une vie larvaire derrière nous, créée à l'image de la vie traditionnelle, mais avec l'éloquence de personnages mous qui tiennent du clown et du poulpe, et de l'assassin à l'heure livide où il entrevoit la rédemption. D'autres, tourmentés par la même quantité de liquides, erraient le long des berges d'un fleuve qui nous conduisait aux mêmes escales. On buvait, comme Jack London buvait au cabaret de « La Dernière chance » et le miracle s'accomplissait : des mains pures et tremblantes inventaient le monde qui pare aujourd'hui notre sobriété : des idiots affec-

tueux protégeaient dans leurs paumes la faible lueur de l'amour des hommes, que chacun recueillait comme on prend dans l'herbe un ver luisant et la manière de s'en servir. Des soldats, déjà mortifiés, promenaient parmi les fillettes publiques — celles qui n'ont plus de cimetière pour y attendre le client — leur ivresse exotique, avec un bruit de baïonnette le long des arbres du boulevard extérieur. Un ivrogne, les bras en croix, déambulait de long en large en jetant toutes ses paroles au vent aigre de la nuit. La tourmente s'apaisait et renaissait dans un cabaret rouge et brûlant où l'on pénétrait, tout d'un coup, comme un morceau de charbon rentre dans le poêle sous la poussée du ringard. Chacun de nous installait le décor qu'il avait roulé en soi-même. L'heure de la confession publique sonnait pour tous. Chacun de nous cherchait et trouvait un voisin de confiance. Sur les murs du « bistrot » quand la fumée du tabac

permettait d'apercevoir, un film se déroulait jusqu'à l'aube. L'homme de Dostoiewsky frappait sa poitrine et demandait merci à chacun. Les douleurs vulgaires s'ennoblissaient aux accents littéraires de la confession. L'un de nous se serait-il levé pour crier : « J'ai tué, frères ! » que tous, la figure baignée de larmes, lui aurions répondu : « Accepte notre pardon, frère ! » Pendant la guerre, alors que des soldats blessés appelaient on ne sait plus quoi, la flamme mourut avec leur dernier souffle. Elle n'était point, d'ailleurs, d'une qualité aussi pure qu'on veut bien le croire. Un mort est plus émouvant que dix mille morts ; la grandeur du cataclysme divise la puissance d'amour que chacun porte en soi en de trop petites parts. Avec tous ces massacres nettement inutiles, à quoi devait aboutir un certain excès de médiocrité, notre flamme s'est éteinte. Les morts ne la ranimeront jamais.

Nous n'avons même plus d'ivrognes. Ou,

tout au moins, les ivrognes de la nuit contemporaine n'ont plus rien à effacer dans leur mémoire. J'ai vainement recherché l'heure de la confession publique et toutes les célébrités littéraires vautrées dans la fange lumineuse de l'alcool. Les uns et les autres ne méritent plus de verser des larmes douloureuses le long d'un visage petit à petit apaisé. La lueur surhumaine que d'autres virent dans une étable n'éclaire plus l'arrière-boutique des « bougnats » de la rue Frochot.

Le vieux monsieur qui a mené sa fille à la damnation sent ses abcès crever à l'intérieur; sa fille, le nez rougi par « la neige » pleure en se trompant de ciel; celui qui pleurait pour avoir vu à Colombo un général Boer enchaîné, ne sait plus ce que cela veut dire depuis la guerre. On boit dans la nuit du cerveau. A l'aube qui sent le petit lait, on ne disperse plus les derniers fantômes de la confession publique.

Jadis des mains charitables prenaient le

bonhomme par les épaules et le plaçaient bien au milieu de la chaussée sans voiture; l'homme se mettait mécaniquement en marche avec de grands mouvements solennels des jambes. Il avançait seul et triomphait au centre du grand boulevard désert entre deux haies de maisons dont les parallèles fuyaient en s'écartant l'une de l'autre vers la ligne d'horizon comme il arrive quand on veut tracer sur le papier le schéma d'une ascension qui tendrait à s'épanouir en une sorte d'apothéose.

LA ROUTE DE MANDALAY
ET LA JAVA DE JAVELLE

C'est un prolongement pervers de soi-même que d'écrire une chronique sur l'Olympia, ce music-hall qui permet aux imaginations les moins excessives d'aboutir, en deux heures de spectacle, à toutes les gares du monde. M. Franck, en ordonnant ce spectacle d'un exotisme souvent ingénu, travaille parallèlement aux goûts littéraires du temps. Autour d'une artiste comme Mlle Nita Solbès, de Madrid, on peut concevoir les meilleurs exégètes

de l'époque au travail. Il suffit d'écouter cette jolie femme chanter *La Sole* pour recréer immédiatement tout le pittoresque que la chanson n'exprime point. Une jeune modiste espagnole, son carton à chapeau sous le bras, en robe rose à fleurs et en tablier garni de dentelle, donne également, par comparaison avec une société séduisante et vulgaire, une note littéraire utilisable que toutes les « Carmen » du monde n'arrivent pas à fixer pour nos méthodes de travail. Qu'on le veuille ou non, en dehors de tous les égarements de la sensibilité que les moralistes lyriques tentent d'imposer, il n'y a guère que la crapule qui, sur la scène d'un music-hall, puisse, à l'insu de la plupart des spectateurs, apporter une idée littéraire facile à assimiler entre le travail d'un porteur tristement gêné dans un smoking et d'un équilibriste qui estime qu'exécuter un travail de force en retirant simplement son faux-col est une sorte d'élégance.

En lisant les chansons de chambrée de Rudyard Kipling, on retrouve le goût populaire pour le soldat ou le matelot sortis des classes dangereuses de la société. La fille de la « Pension Fischer », que l'on appelait Anne d'Autriche, est une héroïne singulièrement émouvante et la chanson qui la célèbre peut donner à ceux qui en subissent la valeur humaine à travers douze matelots accoudés au promenoir d'un music-hall, ce goût inquiétant de l'aventure dans les impasses, entre minuit et le petit jour, avec des peines de cœur transpercé d'un couteau en guise de flèches. C'est René Bizet qui me contait que, se trouvant à Londres, il avait entendu dans un petit music-hall une jeune femme chanter *La Route de Mandalay*, de Rudyard Kipling, devant un public de matelots, de soldats et de petits employés déjà promis au sergent recruteur. Le cas est assez particulier pour révéler l'âme secrète d'un pays épris de choses lointaines et d'in-

fractions aux lois sociales en quelque sorte absoutes par le soleil de l'Extrême-Orient. Car ce n'est pas le bon soldat qui sait émouvoir un public même anglais. Ici encore, c'est Amour-des-Femmes, le soldat ataxique de la caserne de Peschawar, le matelot danois qui aimait Anne d'Autriche, la Galicienne, la femme à Salem Hardicker. Et c'est toute la bande des matelots de la « Pension Fultah Fischer », surgis pour ensorceler le petit commis de la Cité qui, un jour, vendra sa maigre anatomie au maître tailleur d'un régiment, afin de retrouver le fantôme de cette Anne d'Autriche qu'une petite actrice londonienne a su installer dans sa mémoire désormais pourrie.

En écoutant Mlle Missia chanter *La Java de Javelle*, on peut revenir familièrement à cette « Pension Fischer » pour y reconstituer les éléments d'une sensualité criminelle comme un bar de la rue Saint-Charles, à Grenelle, pourrait en créer à l'occasion. Mais,

pour un Anglais, l'idée perverse ne prend sa puissance émotive qu'autant qu'un groupe de matelots de toutes nations en devient le véhicule. Je subis également cette émotion, car mon âge me permet, enfin, d'adapter la morale à mon goût, en la modifiant quand cela devient nécessaire. Mlle Missia porte en soi les grandes qualités d'une interprète de ces choses vagues qui sont quelquefois de la littérature, quand on leur impose une personnalité. Pour cette raison, il ne faut pas craindre de situer une chanson, car l'émotion qu'elle provoque s'augmente de ce fait que le décor rappelle Grenelle, Belleville ou Colombo. Pour le goût ingénument pervers d'un public, qui ne songe même pas qu'il ne se trouve à son aise que devant les multiples interprétations de la vie des filles et des ruffians, un nom de rue, l'enseigne d'un hôtel meublé, communiquent à l'histoire d'un crime passionnel la petite secousse qui réveille les tourments d'une sen-

sibilité littéraire congénitale. M. Fréjaville, parlant de Missia à propos du passage de cette artiste à l'Olympia, désirait qu'elle sache s'appuyer sur un répertoire de valeur. C'est tout à fait juste. Il existe de fort belles chansons de Jean Lorrain encore inexploitées. Elles sont pensées et écrites avec cet instinct qui est celui du public des music-halls. Un jour, une fille se présentera avec un visage de bonne fille, un visage roublard et tragique, mais ni plus roublard ni plus tragique que celui d'une autre, et, grâce à deux ou trois chansons pensées et écrites dans les sphères supérieures, elle laissera, après son départ, la présence d'une émotion humaine, peut-être difficile à comprendre, mais irrésistible. On ne peut guère négliger, pour quelque temps, l'intérêt du music-hall. Nous ne l'utiliserons pas à la manière de Jean de Tinan, car cette manière ne nous est plus profitable et la sensiblerie n'honore point — toujours littérairement

— la canaille. Le public, à Paris, apprécie toutes les nuances du jargon des souteneurs; cette langue lui suggère des idées différentes des personnages qui les firent naître, et ces idées fabriquent la force brute qu'un changement d'étiquette peut rendre morale. Il ne faut pas confondre le dynamisme littéraire avec l'apologie du sujet qui la transmet. La force est partout et certaines femmes de music-hall savent la communiquer à ceux qui la désirent.

Grâce aux jeux combinés des lumières, du public, du jazz-band et de quelques détails particuliers à l'heure où l'on assimile, on peut composer, en dix minutes, un livre qu'il est inutile d'écrire, puisqu'il n'aurait qu'un lecteur.

MADEMOISELLE MISTINGUETT

I

Des poissons rouges, en vêtements de couleurs sombres, évoluent dans le promenoir et fixent des regards épris sur la scène lumineuse, peuplée de girls habillées comme les petites victimes des livres de la Bibliothèque Rose. Ils soufflent dans le cou des spectateurs de choix serrés dans des loges semblables à des stalles de prétoire. On va juger Phryné peinte en rouge orangé, en violet de belladone, en or, en argent, Phryné

enduite d'une belle camelote qui, de la salle, paraît lisse comme le jade, mais qu'on estime différemment quand on la contemple des coulisses grises dans leur désordre d'atelier de menuisier. Le nu ne « fait » riche que de très loin.

Beaucoup d'étrangers, la plupart venus du Nord, occupent les fauteuils d'orchestre, à côté de leurs femmes. Celles-ci sont souvent laides, mais d'un exotisme charmant. Ce sont elles qui habitent les romans de Selma Lagerlöf et qui, grâce aux réactions intimes d'une culture supérieure, furent il n'y a pas si longtemps, des jeunes filles cérébrales absoutes par les essais du Dr S Freud. Au loin, dominant l'orchestre fran-çais officiel, un jazz-band bourdonne, siffl et rage dans la direction du bar : c'est l Mitchell's Jazz King que nous reverron dans une heure sur la scène au momen même où Miss Marion Ford rebondit dan un cercle de lumière comme une rose jeté

dans une assiette d'or. C'est une jeune danseuse bien en vie parce qu'elle rompt tous les liens qui prétendent la maintenir plus longtemps dans la coulisse. Elle danse en force et avec joie sous les yeux des musiciens de couleur qui la suivent penchés sur leur rythme que le trombone à coulisse surveille paternellement.

Ce n'est pas sans mélancolie que l'on pense à l'extrême fragilité de ce spectacle. Comme tout ce qui symbolise par l'image les réactions provisoires des hommes devant leur destin, cette musique et cette jeune fille se confondent d'une manière assez éblouissante « tôt allumée tôt éteinte ». La littérature, dans quinze jours peut-être, quand le spectacle sera changé et quand les aventures de l'Europe suivront une autre piste, donnera à notre inquiétude une nouvelle idole et nous ne comprendrons plus.

Mais si l'on dégage le sens général du spectacle, il apparaît qu'il ne se disperse en

maintes anecdotes que pour rendre hommage de toute l'énergie de la ruche sonore à la reine des abeilles. En effet, Mlle Mistinguett avec son étonnante figure de femme de 1923 — cette figure inimitable et qui domine de sa personnalité les travestis les plus imprévus — entre en scène en portant, ainsi qu'une offrande, le miel blond, symbole d'un labeur acharné et méthodique.

S'il faut rendre hommage à cette femme émouvante, ce n'est pas tant par ce qu'on lui prête de parisien dans le monde que par l'expression stylisée pour le music-hall d'un subconscient infiniment tragique. Mlle Mistinguett incarne l'esprit que les gens sensibles donnent à ces petites bouquetières de dix ans que l'on voit passer les cheveux emmêlés et raides, les joues rougies par un froid peut-être intérieur, les mollets à l'aise dans des bas blancs dont la saleté se perd dans des souliers que l'on aimerait à hauts talons. Touchantes figures d'enfants que

l'espect décoratif de leur misère protège plus qu'on ne le pense contre les désirs des surhommes fatigués. Si, dans ses chansons, — fort bien faites d'ailleurs — Mlle Mistinguett évoque, le plus souvent, une silhouette de pauvresse sous la bise, c'est avec les mains violettes d'avoir tenu les premiers brins de muguet et la voix douloureuse pour avoir crié *l'Intran* qu'elle nous offre le cœur toujours inédit d'une fillette de Belleville à qui rien n'interdit un avenir doré. Quand j'errais dans les rues de Paris, vers dix-neuf ans, en quête d'un domicile, il m'arrivait d'attendre le jour dans un bar près des Halles, au centre d'une féerie où des percolateurs géants se reliaient à des tuyaux de cuivre rouge comme on en voit dans les chambres de chauffe, tout cela pour aboutir à un verre de café de dix centimes. Il m'arriva une fois, d'occuper une place à côté d'une famille misérable à peu près terrorisée par le vide d'une journée sans pain. Il y avait

l'homme et la femme qui déjà terminaient leur vie et une petite fille de cinq ans qui dormait la bouche molle appuyée sur son bras potelé malgré tout. Elle était aussi comme une fleur enveloppée dans un vieux fichu de laine verte. J'ai, depuis, pensé que cette enfant n'était que l'élément embryonnaire d'une chanson de Mlle Mistinguett. Je n'ai jamais entendu chanter : *J'en ai marre, Toute Petite* ou *En douce,* sans remonter à cette source d'eau amère où, encore, je ne déteste pas de puiser l'affreux goût — mais tellement séducteur — de la misère pour qui l'a connue. Filles de Piccadilly déjà rentrées dans le domaine de la littérature et fillettes habituées aux bousculades de la rue du Croissant trouvent, enfin, une place qui dépasse celle des accessoires de l'écrivain.

Si j'avais connu Virgile ou, plus simplement, la Lesbie de Catulle au hasard d'une de ces mauvaises nuits, j'en aurais, je n'en

doute pas, gardé un souvenir impérissable. Mais je préfère cette petite fille, aujourd'hui devenue grande pour mon imagination, mêlant son sourire canaille à ses vagues pleurnicheries dans une chanson qu'en dehors de Mlle Mistinguett je ne vois personne pour interpréter.

Car dans cette lumière riche du music-hall, une voix féminine est assez puissante pour créer l'ombre : celle de la rue, celle des coins de porte avec l'appel des fillettes-mendiantes : « Hé ! M'sieu ! »

MADEMOISELLE MISTINGUETT

II

Le vrai visage de Paris se cache derrière e masque international de ses multiples ttractions nocturnes. Mille éléments popu-aires peuvent revendiquer l'honneur d'ex-rimer le vrai visage de Paris : depuis le ter-assier au gilet garni de boutons d'or jusqu'à a demoiselle de modes, encore adolescente, ui circule à l'aise dans les rues les plus homi-ides et qui dompte d'un seul regard les utos cabrées.

Il faut à un étranger quelques heures pour se sentir calmé par la douceur des yeux de ce visage imaginaire, mais il lui faut des mois et des années pour en expliquer le charme. Car, ici, aucun trait de force ne vient affirmer la beauté d'un ovale aimable. Le pittoresque de la ville et du peuple de la ville est, en quelque sorte, moléculaire. On ne le voit pas tout de suite, pas plus qu'un œil, même exercé, n'aperçoit les millions de pigments colorés dont la confusion produit le blanc absolu.

Le ciel de Paris entretient sa personnalité qui est séductrice dans le souci de son équilibre et dans le choix de ses tons distingués. Ni trop bleu, ni trop gris, le ciel de Paris est un admirable ciel de fond qui fait valoir avec toute leur poésie, les formes de la ville ainsi qu'elle apparaît souvent en frise derrière la piste des vélodromes, derrière les gradins d'où les clameurs sortent en retour de flamme à l'horizon. C'est là, quand la balle de rugby rebondit sur l'herbe rare, que les gris délicats

du ciel donnent à de hautes maisons lointaines une préciosité de porcelaine japonaise. Une mélodie légère s'évapore dans le soir, à l'angle de chaque rue, dans la pureté de l'air strié par le coup de sifflet des grands express, qui, dit-on, annonce le beau temps.

Je pensais à cette chanson, déjà ancienne, de Paris et au visage de cette ville prudente et raisonnable et je cherchais une figure de femme de 1924 qui puisse l'interpréter, pour simplifier les sons, les couleurs et l'esprit tout court associés. Je ne peux guère écouter la grande chanson populaire qui domine la ville la plus populaire du monde sans imaginer le visage de Mlle Mistinguett, sa curieuse figure de femme de 1924, la mélancolie rieuse de ses yeux bridés et sa voix si extraordinairement populaire qu'elle donne aux pauvres chansons de la rue la charité, comme on la donne aux pauvres enfants sans parents et au demeurant sans soucis.

Lorsque Maurice Barrès rendait hommage à cette petite fille d'Aix, « aux mains parfumées de miel », il honorait la ville que cette enfant offrait à l'étranger comme on offre une fleur de pays. C'est honorer la mélancolie populaire des rues de Paris que d'apporter à la plus remarquable interprète des sentiments inquiets de la ville l'hommage de tous ceux qui ont trouvé une sorte de pitié dans l'expression d'une voix et d'une attitude uniques.

Quand une petite fille blonde aux yeux rieurs montre une tendresse moqueuse et un visage précoce de petite femme bien située dans son époque et dans sa ville, ses parents et ses amis l'appellent : « Mistinguett ». Je connais beaucoup de petites Mistinguett, d'origine et de fortunes diverses. Toutes sont des petites filles blondes, un peu grandes, un peu minces et si elles n'ont pas les mains parfumées de miel de même que la fillette de Provence, du moins sont-elles toutes vives, à la fois ingénues et averties, comme

autant de petites chansons de Paris, dédiées aux enfants qui crient *l'Intransigeant* d'une voix d'aïeul et aux effrontées bouquetières du boulevard dont je parlais précédemment. Car la chanson de Paris est précoce et souvent désabusée. Elle s'accommode aussi bien d'un rythme de fox-trott que de ces sombres mélodies qui, il y a quelques dizaines d'années, présentaient aux cœurs sensibles de la rue l'horrible martyre du petit Pierre ou l'agonie affreuse de deux jeunes ramoneurs morts de froid dans la neige...

Mlle Mistinguett qui chante les petites existences de la rue et du faubourg est bien une figure de 1924 et de Paris, au même titre que toutes ces filles de France qui, depuis la Belle Heaulmière, laissèrent d'un passé tombé en poussière l'image la plus gracieuse et la plus facile à orner.

Quand René de Montigny, chantait : « *Ouvre ton huys, Guillemette* », il sauvait du néant toutes celles, filles gracieuses et désor-

mais fixées dans une jeunesse éternelle, qui répondaient à ce nom. La chanson populaire de Paris, qui attend ceux qui reviennent du travail pour les accueillir dans les carrefours, est faite de tous ces noms de jeunes femmes qui furent immobilisées par un poète dans l'attitude de leurs dix-huit ans. Depuis Museau, la fillette publique qui mourut à seize ans, l'année de la peste, à la porte du charnier des Innocents, jusqu'à « Chérie », la jeune femme française de l'armistice, ainsi symbolisée par un fox-trott américain écrit sur les premières mesures de la *Marseillaise,* toutes se mêlent sans avoir éprouvé les acides de la vieillesse qui rongent les chairs et déforment les souvenirs.

LES ASSASSINS, GENRE 1924

Provisoirement, il faut l'espérer, c'est une orporation qui tient sa place et qui, chaque our, fait parler de ses exploits. Cette grande amille se subdivise en classes très diffé-entes les unes des autres, et auxquelles ce itre peut paraître plus ou moins arbitraire. Cela va du crime médiocre mis en scène ar le Diable et les comparses terrifiants du orps de ballet de la nuit du sabbat. Il y , en effet, deux catégories principales d'as-assin : l'assassin qui n'excite pas l'imagina-ion et l'assassin qui excite l'imagination.

Pour la deuxième catégorie, l'Esprit du Mal s'en mêle en ce sens qu'il choisit le décor, distribue les accessoires et inspire aux meurtriers des gestes surprenants. Il y a des assassinats à tendances littéraires et plastiques et d'autres qui ne montrent en exemple que l'extraordinaire bêtise humaine qui, parfois, peut atteindre à des résultats qui défient toute comparaison, même avec les formes les plus désarmées du monde animal. Certains criminels sont bêtes, avec une sorte d'exaspération qui les rend fantastiques. De leur personnalité monstrueuse rayonne la lumière du cauchemar, qui n'est pas celle de la lune ou de la lampe électrique. Les assassins stupides produisent leur lumière, que l'on pourrait peut-être comparer aux émanations lumineuses de certains médiums. Je ne connais pas d'image plus abominable que celle qui représenterait un assassin, complètement idiot, à tête phosphorescente, poursuivant dans une maison à six étages,

grelottante et déserte, une femme de ménage et son filet à provisions.

La chronique de Paris, durant les années qui suivirent l'armistice, fut particulièrement peuplée de femmes coupées en morceaux. Je n'ai pas entendu dire que l'on ait retrouvé les coupables, et, tout au moins, le nom des victimes.

Les différentes catégories d'assassinats considérés spécialement sous leur aspect décoratif, n'offrent que des compositions dont les détails se répètent. Le cadavre au coin d'une rue, avec le classique couteau entre les deux épaules, le vieillard de campagne, pendu dans son grenier par ses héritiers, mais maquillé en suicidé, l'assassiné parmi ses meubles éclaboussés de sang ne peuvent effacer l'horreur qu'inspire à des hommes bien portants la découverte d'un corps humain morcelé, enveloppé dans une toile cirée, trouvé au petit jour dans un terrain vague ou sur les bords de la

Seine, dans les herbes, au delà des fortifications.

Il faut, tout au moins dans ce cas, manquer totalement de sensibilité pour se livrer à cette opération sinistre. Et les gens qui l'accomplissent ne doivent pas connaître le remords. Le remords ne peut exister que dans l'imagination d'individus qui jouent le même jeu, sans toutefois en respecter les règles. Parmi les assassins, quelques-uns, assez rares, ne jouent pas le jeu de l'humanité. Ils ne parlent vraiment aucune langue en usage sur la terre, et quand la police les confond en présence de leur victime, ils doivent sentir dans leur tête tourbillonner des idées impuissantes. Ils ne doivent rien comprendre aux attentions dont ils sont l'objet, depuis la pose initiale du cabriolet jusqu'au coup d'œil de bas en haut jeté sur la guillotine. Cette race d'assassins est particulièrement désolante. Lutter contre un tel homme, c'est lutter contre une masse de

chair animée par un instinct strictement homicide, c'est se cramponner avec deux mains déjà molles aux tentacules inexorables d'un poulpe qui aurait pris l'habitude de vivre dans une cave.

L'assassin de Paris n'appartient pas à cette catégorie qui se rencontre un peu partout et qui ne varie guère ses effets en changeant de pays. A Paris, le crime est souvent un détail de la rue. Il naît dans le commerce débilitant des filles, prend des forces dans les « boniments » de Pierre et de Paul, et finit dans la prostration à peu près complète de l'acteur quand il se trouve en présence du juge d'instruction.

Un des assassins de Paris, parmi les plus remarquables, c'est, au goût populaire, le célèbre Landru. Il y a quelques jours, le propriétaire de la villa de Gambais tenta vainement de vendre cette maison, saturée d'image qui ne sont pas encore révélées. Je comprends très bien le peu d'enthousiasme

des acheteurs pour cette villa mal débarrassée de ses fantômes. Une telle demeure ne peut être habitée que par une collectivité assez joyeuse pour opposer la force de sa joie aux forces secrètes qui peuvent emprunter le langage du vent pour gémir sous la porte ou dans la cheminée. D'autant plus que la mort de Landru n'a pas déchiré le voile du mystère. La vision nocturne de ce petit assassin barbu, ratiocineur, poli et soigneux, est tout à fait suffisante pour gâter les nuits d'un imaginatif quelconque. Une maison, des vêtements, prolongent la personnalité d'un homme au delà des limites permises. Si j'étais le propriétaire de la villa de Gambais, je la vendrais toute vive à un entrepreneur de démolitions et sur l'emplacement de cette sinistre demeure, je ferais pousser des betteraves, car la betterave est une plante mauvaise conductrice des mystères d'origine criminelle.

***

Notre époque éveille souvent en nous des réactions brutales qui s'orientent, heureusement, vers la satisfaction de notre sensualité. Le goût de la vie est un peu le péché mignon des hommes de notre temps, et cela s'explique en ce sens que la vie humaine n'est pas garantie par tous les vieux préjugés sociaux qui, en ce cas, avaient du bon.

Un homme frais, intelligent et bien portant, un homme qui, au surplus, occupe une situation sociale assez encourageante, pense, à peu près sans s'en rendre compte, qu'il ne sera jamais pendu ou fusillé. C'est une grande erreur. La sagesse provisoire consiste à agir selon son intérêt, mais en estimant comme une possibilité le fait d'être pendu ou fusillé. Cela donne de la saveur au pain que l'on mastique, et, en général, à tous les désirs du corps et de l'esprit. L'assassinat politique, d'esprit classique, un peu exécuté

en vue d'une possible interprétation sculpturale, s'entoure en ce moment de complications décoratives, qui n'empruntent à la vie moderne que quelques accessoires plus confortables. L'humanité, provisoirement, a perdu le respect de la vie humaine et l'horreur inspirée par un crime provient plus de la façon dont ce crime a été perpétré que de l'immoralité du geste.

Tout ceci donne du piquant, dirait un philosophe, à l'atmosphère cérébrale de Paris. J'ai souvent écrit toute l'admiration que j'éprouve pour les lumières de la rue. Mais plus la lumière est éclatante, plus l'ombre est épaisse. Et c'est peut-être parce que l'ombre est impénétrable et surpeuplée que j'aime la lumière. On rencontre toujours, à une certaine heure de la nuit, autour des Halles quelquefois, des figures pleines d'ombre. Les yeux, dans ces faces, sont des hublots sur l'ombre interne et épaisse dont la tête est pleine. Une lampe électrique qui

lancerait son jet de lumière dans cette obscurité mouvante y verrait peut-être les formes larvaires de quelques projets horribles.

Ah ! nous sommes vraiment les hommes d'une génération accoutumée aux risques de la mort violente avec ou sans parure !

RÉACTIONS AU CIRQUE

J'aime le cirque à onze heures du matin avec sa salle déserte qui sent la sacristie et sa lumière grise de place publique dans le brouillard. C'est l'heure où les personnages flamboyants du soir répètent leur « numéro ». Paul, François et Albert Fratellini, en costume de ville et un foulard autour du cou, enseignent la tradition, la patience à leurs disciples pour d'une chrysalide faire naître le papillon qui apparaîtra dans ses couleurs éblouissantes à la lumière du spectacle. Sur les banquettes vides comme celles du Colisée, une ou deux jeunes femmes, des camarades,

des écuyères peut-être, assistent à la répétition. La tribune de l'orchestre semble tellement vide, avec ses contrebasses en bois léger, qu'une pierre jetée dans la boîte à musique pourrait dégager une sonorité de cataclysme. A cette heure, tous les gestes acrobatiques sont jugés à leur valeur exacte par des professionnels. On vit, ici, les honnêtes minutes d'attente avant la soupe dans une salle à manger d'ouvrier aisé. Le travail accompli dans ce cadre ne se montre pas en marge du travail des autres hommes. Aucun mystère, banal ou distingué, aucune voix féminine ne jettent une note exceptionnelle. Les femmes travaillent dans ce lieu comme beaucoup d'autres femmes qui ne connaissent pour récompense que ce demi-jour. Et elles ont le droit d'être lasses. L'inspiration n'intervient pas dans ce travail afin de communiquer la flamme inattendue qui soulève les applaudissements. Dans ce cadre, le public seul garde le droit

de suivre les caprices de sa propre imagination. De là, selon le goût du jour et la mode qui inspire l'enthousiasme littéraire, naissent, sans doute, tant de comparaisons où les clowns laborieux et sages sont traités avec ce mépris de la réalité qu'adoptait le grand La Fontaine quand il parlait des bêtes. Quant aux acrobates vêtus de rose, d'azur et de lilas — à moins qu'ils ne commettent cette erreur de travailler en smoking et en gilet blanc — ils apparaissent, au moment même où ils enchantent le public, comme le symbole d'une addition de cent efforts quotidiens dont le total donne un « numéro ». Il est difficile de ne pas imaginer, devant un exercice de force, par quelle lente progression, par quel travail taylorisé, un homme peut aboutir à cette minute d'angoisse et d'éblouissenent.



De nombreux écrivains, qui aiment l'homme pour la qualité de ses divertissements, ont souvent expliqué, selon leur humeur d'un soir, le jeu des grands clowns. Depuis Antonett et Grock jusqu'aux Fratellini, en passant par Ilès et Antonio, Dario et Ceratto, Footit et Chocolat, etc. — je ne cite que ceux que je connais — les traditions se sont perpétuées, légèrement modifiées par la personnalité de chacun. Aucun acteur plus que le clown n'est lié aussi étroitement au respect de la tradition. Le clown joue une partie de pelote où les spectateurs font un mur qui ne lui renvoie pas la balle. La piste, semblable à une planète sans saisons, ne se prête ni aux décors, ni aux accessoires compliqués. Et les clowns ne peuvent interpréter la vie que dans l'expression d'un sentiment bien humain : la joie réellement

franche devant l'infortune d'autrui. Un clown parleur me rappelle toujours le goupil Renard et le sympathique idiot qu'il tourmente, un de ces personnages, bâti autour d'un tube digestif, dont chacun de nous saurait faire un souffre-douleur. Dès que les hommes vivent en communauté, comme au lycée ou au régiment, par exemple, on ne tarde pas à découvrir un clown parleur et un Auguste. L'art humoristique des clowns est celui qui agit le plus puissamment sur la nature humaine. Il faut se surveiller sous la lumière du cirque si l'on ne veut révéler dans le rire les points faibles où le vernis est de moins bonne qualité. Le rire se montre indiscret comme le sommeil; il anime les visages autour de la piste par des expressions souvent tenues secrètes dans l'atmosphère quotidienne où l'on soigne les apparences. J'ai vu rire des femmes qu'un miroir reflétant leur joie eût couvert de confusion, car, au cirque, le spectateur redevient

un homme étonnamment primitif mis en contact avec un art rude et, lui aussi, singulièrement primitif. Ce qui est remarquable dans le comique des clowns, c'est qu'il est totalement dégagé de toute littérature. Il est mauvais conducteur de la littérature et ce n'est pas faute que l'on n'ait essayé d'établir le courant. Un clown et un Auguste, en deux cris professionnels, réduisent toute une salle au même dénominateur, associant, dans une diminution ou un abolissement de l'intelligence, des hommes, des femmes et des enfants.

Le peintre Heuzé, qui possède, dans ses cartons, le plus gros travail et le plus intelligent que ce sujet ait inspiré, espère, en compagnie de l'excellent mime Farina, une sorte de rajeunissement, tout au moins une adaptation aux influences artistiques et littéraires de l'art des clowns. Je ne pense pas, pour la raison que le jeu des clowns nous ramène à un état d'humanité préhisto-

rique, que cet art soit susceptible d'être transformé.

Le cirque, par sa forme, devient un symbole de perfection, dans son genre. Et les gardiens de cette perfection endossent toujours le costume traditionnel : l'éblouissant costume pailleté de François Fratellini, la défroque de l'Auguste Albert, qui s'est composé une tête de dieu nègre pour mieux faire valoir, sans doute, l'honnête silhouette de notaire à cervelle de hanneton que Paul, l'aîné des trois frères, promenait sur la piste de Médrano, cernée par des spectateurs aux visages plus déformés que les leurs.

BLANC ET NOIR

Dans le quartier des usines, à cette heure en activité ralentie, au bord de la Seine où un petit remorqueur, noir comme un grillon cravaté de rouge, laisse traîner un cri déchirant dans des bouffées de fumée sale, le Vélodrome d'Hiver, se dresse ainsi qu'un temple protestant que l'on imagine, du dehors, agrémenté de turbines et de volants stylisés pour l'ornementation.

Mais dès que l'on pénètre à l'intérieur, la conception du monde policé se modifie. Ici, la force réduit tous les hommes et quelques

femmes au même dénominateur, encore une fois. De nouveau, l'homme perd le contrôle de ses habitudes quotidiennes. Il lève les yeux et aperçoit, dans un ciel artificiel, des étoiles d'or régulièrement accrochées. Des figures d'un rose violacé, que l'ombre rend patibulaires, garnissent peu à peu ce ciel qui s'adapte au ring comme la cloche d'une machine pneumatique au plateau où la souris se débat contre les premières agressions du vide absolu. Autour du ring, bordé de chaises rouge et or, des visages connus permettent de lutter contre l'angoisse qui enveloppe déjà le spectateur d'une camisole de gêne. Une femme à chevelure rouge, vêtue d'une robe vert clair, passe comme une flamme de feu de Bengale sur le point de s'éteindre. Au centre, l'échafaud, le ring, avec ses cordes qui figurent les rambardes d'une passerelle de commandement. Des accessoires de salle d'opération un peu primitive traînent sur les bancs des soi-

gneurs : un seau rempli d'eau dont l'odeur se communique à la salle immense, sombre et partiellement éblouissante au-dessus du ring. Des jeunes hommes costumés comme les joueurs de tennis s'appuyent la figure au ras du tapis, dans des attitudes déjà remarquées par des artistes. Et, soudain, la passerelle de commandement s'anime le « skipper » ou le « speaker » s'avance : c'est Jim Pratt. Il prend le porte-voix et le grain qui menaçait au zénith crève enfin. Une clameur formidable roule comme un coup de tonnerre dans une vallée. C'est dans ce décor sans parure, où toutes les forces agressives de l'homme sortent des limites d'une certaine bienséance, c'est dans cette atmosphère de lutte, que nous aimons et qui nous indique le rythme provisoire — légèrement modifié — de notre vie quotidienne, que les boxeurs blancs et les boxeurs noirs se présentent devant la foule. Ces deux moteurs, dont l'un est revêtu d'une peau

magnifique en soie de couleur tête de nègre, vont, sur un coup de gong, animer une foule capable de donner quatre ou cinq cent mille francs de recette.

*
* *

Si un spectacle ne rappelle en rien celui des jeux du cirque antique, tels que nous aimons à nous les représenter, c'est incontestablement celui du ring. Il est trop simple de déclarer qu'il existe peu de différence entre une torpédo et le char à bœufs des rois Mérovingiens, puisque ces deux véhicules partent du même principe : une caisse montée sur quatre roues. L'antiquité et les réminiscences faciles à utiliser qu'elle tient à la disposition de tous les créateurs et de tous les publics, ne peut apporter, dans cette salle précise comme un laboratoire, ses hyperboles et cette exaltation devant des éléments éternels : les esclaves, la décadence, le pain les jeux et toutes les rengaines qui font du

libertinage un divertissement confus et solennel. Le grand corps à la teinte si distinguée peut évoquer, à la rigueur, le cocotier et la mélodie hésitante d'un jazz dans les bananiers spongieux. S'il fait penser à quelque chose d'étranger à cette atmosphère terriblement artificielle qu'un court-circuit anéantirait en une seconde, c'est, peut-être, aux paysages que Pascin rapporta de son séjour, en Louisiane. Encore une fois, nous retrouvons dans notre existence sentimentale, trop sollicitée pour choisir selon le goût de l'avenir classique, le *Some Suny Day*, le *Wawash Blues*, tous les blues germés en pleine terre de la Floride et qui viennent mûrir dans les dancings de la vieille Europe, où les jazz-band bourdonnent comme des magnétos.

Mon Dieu, quand nous sommes une centaine de blancs devant un noir que l'on pèse, nous sommes cent types ayant confiance en la force physique. On ne peut rien contre cela. Il n'y avait, sans doute, qu'à ne pas

faire la guerre. Car, si le goût secret de la violence nous a été donné, c'est apparemment que la nature voulait armer les hommes de notre temps afin qu'ils puissent résister et vivre avec quelques chances de succès et d'autorité.

Les générations de la guerre (considérée comme une course de fond) sortaient dans leur élite intellectuelle des équipes de rugby, par exemple, et, sur une centaine d'hommes, les deux tiers possédaient, sans le savoir, la sensibilité et l'intelligence de la violence. La course terminée, on revient aux vieux clichés concernant l'exclusivité de la supériorité intellectuelle. La plupart des jeunes hommes et des hommes qui furent jeunes en 1914 ont tué, avec une facilité qui prouve que notre génération, comme toutes celles qui firent la guerre depuis des siècles, était prédestinée. Pour ma part, je serai toujours ému par l'amère et stérile fortune de ceux qui sont revenus reprendre leur place civile

en sachant la valeur exacte des mots que respecte l'humanité dans ses périodes de repos. Vivre quinze jours, un an, dix années, ce que la paix européenne nous laissera de loisirs, se tenir prêt comme le gardien de but ou en garde comme le boxeur, c'est encore la meilleure attitude pour assimiler, sans en être victime, les forces mystérieuses qui cherchent toujours un ring.



Les voix populaires, qui huent ou acclament les deux hommes, rose et noir, dans l'aveuglante lumière des lampes à arc, ne se retrouvent dans aucune autre salle de spectacle. Quand on est placé au bord du ring et qu'on entend déferler cette clameur avec l'élan irrésistible des vagues et qu'elle vous submerge pour venir se briser au pied de l'autel de la force, il est permis d'éprouver une hésitation devant l'énergie naturelle des

foules mues par des moteurs d'une puissance égale à la somme de tous les désirs combatifs du public.

Car ici, chaque coup frappé sec ou mal bloqué résonne dans l'estomac de celui qui regarde et paralyse les mille voies ferrées de son système nerveux. Cinquante mille « knock out » ratifient la décision des juges et de l'arbitre tout frisé. Et l'homme étalé sur le dos, aux pieds de son vainqueur attentif, porte, dans son attitude émouvante, cinquante mille victimes d'un « crochet » efficace.

GIRLS

Le Moulin Rouge surgissait de ses cendres. Tout un peuple de décorateurs, de menuisiers, de tapissiers, d'électriciens et d'oisifs curieux comme moi-même, profitait de cette résurrection. Dans les couloirs rouges et or où des reptiles sans fin, qui n'étaient que des câbles électriques hostiles aux pieds du visiteur, les vieux fantômes du vieux Paris populaire surveillaient les embellissements. Le remugle d'un passé de joie qui s'imposa au monde faisait tousser les figurantes comme des ladies au milieu des poussières sacrées

d'un tombeau de pharaon. C'était Paris avec la tentation de ses plaisirs qui font vivre l'un et mourir l'autre, pour ne pas démentir la chanson de la rue que chantait encore, il y a dix ans, à Montmartre, la vieille marchande d'oublies : Voilà l'plaisir, mesdames...

A cette époque, Aristide Bruant groupait autour de lui le pittoresque de l'aventure entre Montparnasse et Batignolles ; Lautrec immortalisait quelques figures de femmes déjà si anciennes qu'elles ne sont plus nocives et le « quadrille » dansé par des filles aux surnoms disgracieux.



Filles ! Ce mot brillait d'une petite lueur créatrice dans l'imagination de qui pénétrait dans la gueule béante du monstre, au-dessous du fameux moulin dont on fit maints symboles faciles.

C'est l'éternelle mélancolie qui prenait le poète à la gorge quand il pensait à Flora,

la belle Romaine. Cette émotion n'est pas d'une qualité si rare qu'on puisse éternellement la renouveler dans la littérature. Trop de sensibilité ou trop d'indulgence dans l'évocation du passé alourdissent l'intelligence et valent une maladie perfide. Le Moulin Rouge va reprendre sa situation dans la chronique du plaisir, mais je doute fort que ceux qui viendront d'outre-mer ou d'outre-océan pour y retrouver le parfum subtil de la mort, y trouvent leur compte. Le cadavre de celle qui fut Grille d'Egout n'est qu'un cadavre dont l'étiquette ne peut guère éveiller que la surprise devant une époque qui ne sut honorer celle qui dansa, comme tant d'autres, que d'un surmon d'un indiscutable mauvais goût. Notre temps n'a rien de semblable à offrir aux visiteurs.

Si l'ancien Moulin Rouge fut dédié aux filles, le nouveau est dédié aux girls et la confusion n'est pas possible. Très fortuitement, j'assistai à l'arrivée de dix-huit jeunes

filles américaines, rieuses, saines et sportives, et à leur travail, à huis clos, dans un gymnase sans parure.

René Bizet m'avait montré le chemin. Francis Salabert, qui est la courtoisie même, faisait les honneurs de la maison en compagnie de Fekété qui est bien l'ami le plus dévoué et le plus ronchonneur qu'on puisse connaître.

C'était la première fois — en faisant exception pour quelques nageuses et quelques joueuses de tennis — que je voyais des femmes sportives, des athlètes, dont chacune était une athlète d'exception.

Elles étaient dirigées par leur capitaine, Mme Gertrude Hoffmann. Celle-ci commanda « Girls ! » et les dix-huit « filles » s'alignèrent prêtes à bondir avec l'insouciance et le besoin de bondir des jeunes léopards après six mois d'éducation maternelle, dans la jungle. M. Hoffmann, au piano, jouait *Indiana*, en vrai pianiste américain qui ne ménage point les cordes. Le rythme qui s'impose de plus

en plus à nos mœurs secoua les dix-huit filles qui s'égaillèrent, se rassemblèrent et bondirent dans la plus étrange et la plus émouvante danse que j'aie vue. Ah ! celles-là n'étaient point des sportives qui, il y a deux ou trois ans encore, faisaient du sport sans le savoir ! Choisies parmi des milliers d'éléments sans avenir, elles étaient chacune la gloire d'un collège athlétique et l'orgueil d'une des étoiles de la bannière rayée.

Un peu étourdi par cette extraordinaire mêlée joyeuse et pleine de grâce, je ne pouvais guère m'imaginer par quels mots d'amour un jeune homme devait émouvoir de telles jeunes filles. Certainement, ils ne pouvaient qu'être très simples, très purs et très loyaux. Ces « girls » aux jolis visages espiègles m'obligeaient à reconstituer l'atmosphère de pureté toute puissante, que Jeanne d'Arc, la cavalière aux yeux d'ange, créait parmi les gens d'armes et les ribaudes qui vivaient dans l'air qu'elle respirait.

***

Ah ! Moulin Rouge ! laisse ton fard et les accessoires surannés de ta séduction ! Je préfère aux filles plus ou moins misérables, les girls disciplinées et candides. Celles-là, hier encore écolières vénérées de leurs compagnes parce qu'elles savent la beauté de leur corps sans pensées secrètes, sont bien les filles que chantaient Auzias-Turenne dans un livre qu'on ne connaît plus.

En maillot et en culotte de travail, cependant que ses dix-sept camarades lui imposaient le rythme, celle qui chantait je ne sais quelle chanson d'enfant, était bien la même que la blonde Minnie, la capitaine de l'équipe de cricket de Rosemary, quand elle levait dans l'arène de Madison-Square, ses deux bras vainqueurs. Et dans le gymnase où le plâtre trop frais se détachait du plafond, la vieille chanson de la victoire rajeunissait

notre désir d'action, la vieille chanson de Rose mary :

Razzle-dazzle, Hobble-gobble
Sis ! Boum ! ah !
Victoria ! Victoria
Rah ! rah ! rah !

MUSIQUES POPULAIRES

I

Une péniche accrochée aux premières branches d'un marronnier, — la Seine déborde, — tend ses amarres. Skipperkerke, le petit batelier, le chien noir traditionnel embarqué sur cette bélandre, trottine autour de la cabine et aboie à l'eau. Un accordéon, dans la soirée du 3 janvier 1924, au large de Passy, vers l'île de Javelle, donne les premières mesures d'une java célèbre popularisée par Mlle Mistinguett. C'est pour

en venir à cet accordéon et à la réhabilitation de tous les accordéons, en général.

Aujourd'hui, un accordéon coûte cher et les concertinas sont introuvables. Des gens aisés promènent des doigts agiles sur les petites touches de nacre. Dans l'Aisne, je connais un village où toutes les jeunes filles ont décidé d'apprendre l'accordéon.

Quelques clowns fameux : les Fratellini et Dario possèdent des concertinas. Ils en jouent avec habileté et sentiment. Ces jolis petits accordéons au clavier hexagonal viennent d'Angleterre et l'état du change ne favorise point leur importation chez nous. On ne joue pas de cet instrument délicat et plaintif en venant au monde, c'est d'un usage assez compliqué. En principe, ils doivent s'étirer entre les mains des matelots aux élégants pantalons à taille haute. C'est une petite force mondaine, en ce moment, que de savoir jouer de l'accordéon. Bien des écrivains, bons conducteurs des

goûts secrets de leur époque, regrettent de ne pouvoir se servir de cet instrument jadis aussi déprécié que le phonographe.

Les peintres nordiques savent jouer de l'accordéon. Per Krogh et le sculpteur Howard peuvent faire danser des nuits entières. Mais que dire du phonographe ? Sacrifié par le faux goût d'une bonne et solide éducation artistique, littéraire et moyenne, il faisait hurler à la mort les amateurs d'art à qui les vulgarisateurs prêtaient des émotions, mais à la petite semaine. Ils se bouchaient les oreilles. C'était l'évocation conventionnelle de la villa avec ses boules brillantes qui reflètent le ciel qu'elle mérite. Le phonographe s'associe étroitement à la personnalité de qui le possède. « Montre-moi tes disques, je te dirai qui tu es. » Comme nous sommes loin de toutes ces erreurs.

La renaissance du gramophone ou plutôt sa véritable situation ne date que de

quelques années, les dernières années de la guerre, quand les soldats des États-Unis d'Amérique apportèrent dans leurs trains de combat les airs et les rythmes populaires nécessaires aux lendemains de calamités : les fox-trott d'Irving-Berlin et de tous les conducteurs de jazz-band éparpillés comme de joyeux oiseaux autour d'une robuste fille blonde. Ce n'était plus la gigue mécanique, mais quelque chose d'infiniment jeune dédié aux girls célèbres qui en font de belles, là-bas, dans cette étonnante ville du cinéma, à Los Angelès. Los Angelès !

Cette cité sent le cuivre monnayé, le Chinois mort et oublié sous le plancher d'un studio, le cow-boy en son avec une couture au milieu du visage, l'ours en peluche et la sueur des jeunes femmes qui jouent au tennis. Un saxophone soprano, qui domine une batterie inspirée, excite les larmes de glycérine d'une « star », évidemment soûle, avec de grands beaux yeux pour pleurer

des larmes aussi grosses que le mot *girl* qui est rond comme une larme et qui se détache, quand on le prononce, de même qu'une prune très ferme se détache de l'arbre. A l'heure classique où le bon travailleur, les draps tirés jusqu'au menton, s'endort déjà happé par le lendemain, avec le souvenir de ses collègues, Paris, autour de la Place Pigalle, sous les jeux combinés des lampes multicolores de la publicité, se transforme et se pare pour la plus internationale de toutes les nuits chères à Paul Morand. Des images magnifiques et barbares comme des icones de vingt mètres carrés dépossèdent les rues françaises de leurs droits. La ville en proie aux conquérantes venues du Nord-Est, suivies par les princes du sang danseurs et joueurs de balalaïka, la ville soumise aux cosaques galants et farouches, se dissimule dans l'ombre d'une porte-cochère, comme une vendeuse de bouquets qui réfléchit sur son sort. Ce spectacle

d'invasion danse dans le rayon puissant des projecteurs dont le jet perce le coffre-fort où sont enfouies les anciennes attractions du plaisir européen

Comme le passé se fane vite avec toutes ces lampes ! Les musiques nouvelles le tuent sans l'embaumer. L'ancien goût national pour le plaisir que les femmes dirigent, fouillé par les lumières crues et les sifflets des orchestres de couleur, sort des poubelles à quatre heures du matin, comme un vieux mort-né inutilisable. La roue tourne dans un sens qui ne nous ramène point en arrière. Sur la passerelle de fer qui domine Paris, ses Russes, ses Noirs, ses Blancs, ses princesses étrangères et ses braves petits boxeurs au nez de faucon, les filles standarisées luttent avec une énergie de brutes inlassables afin de transformer l'arrière-boutique d'un pharmacien équivoque en temple du dernier plaisir. La cocaïne ou la « bigornette », qui ronge le

nez avec son joli nom d'instrument de musique facile, anime le grand volant de la cité des plaisirs. On en vit, on en meurt. L'argent passe de mains en mains, court comme la flamme d'un cordon bickford, fait semblant de s'éteindre, mais se propage autour du monde. La flamme court autour de la terre, pendant la nuit : c'est une petite souris de lumière qui fait crier les femmes pieds joints et jupes hautes.

***

Des temples, qui cependant exigent une manière d'initiation, le rythme du plaisir cérébral est descendu dans la rue. Des gens chagrins, troublés par les orchestres expédiés de New-York avec la nostalgie populaire de la Louisiane, prédirent que cette vogue serait éphémère. En réalité, les airs américains se sont mêlés étroitement à notre existence sentimentale et publique. Ils ont

apporté le rythme que beaucoup ne trouvaient plus autour des chanteurs des rues, la journée terminée. Nous sommes pour la plupart des petits moteurs faciles à déplacer : Les uns font leur électricité eux-mêmes et les autres se branchent sur l'usine commune. Cette différence essentielle mise de côté, les uns et les autres tournent plus vite qu'autrefois et le rythme de « *Manon, voici le soleil* » ne convient pas à notre besoin de fredonner en marge des grandes passions. Quand La Ramée, soldat aux gardes-françaises, courtisait Margot la ravaudeuse, il lui chantait la chanson qui pour les gens qui ne font pas leur électricité eux-mêmes pouvait tout de même provoquer des étincelles. Un mitrailleur d'infanterie, en 1924, possède un réseau nerveux beaucoup plus sensible. Sa vie quotidienne tourne plus vite. L'usine la plus voisine, lui fournira, pour séduire Germaine, amie de sa sœur et dactylo, le rythme et la force de *Some*

Suny day, jouée par le faux orchestre Whiteman d'une « chope » de quartier. Si l'on considère avec un peu d'attention la composition même d'un jazz-band, on s'aperçoit que cet orchestre doit en effet plaire à la plupart d'entre nous, quand, le moteur fatigué, nous désirons recharger, en quelque sorte, nos accumulateurs. Il faut alors demander aux spectacles artistiques les forces qu'en d'autres temps ou en d'autres circonstances, la nature fournissait sans qu'il soit besoin pour cela de se soumettre à un effort intellectuel. Si l'air que l'on respire, si le soleil qui réchauffe et le vent peuvent donner à l'homme une excitation nécessaire, une musique, assimilée par endosmose ou capillarité, selon la place qu'on occupe, peut également agir sur les rouages essentiels de notre organisme. Le jazz-band marche à la vitesse du sang dans nos artères, la vitesse qu'il a acquise en fin de journée. Pour la première fois, on écoute une musique co-

mique et sentimentale parce qu'elle est exécutée sur des instruments joués comiquement par des artistes sensibles. Des banjos donnent le rythme qui est celui des machines de l'atmosphère que nous nous sommes créée par la force des choses. Un instrument sentimental brode l'arabesque facile d'une mélodie à la fois compliquée et candide d'où les amours joufflus sont définitivement bannis. Si la chanson de Paulus évoquait un pantalon rouge dans les bois de Meudon, les fox-trotts fameux : *Chicago*, *Bébé*, *Sweet one*, etc., chantent la présence des grandes filles souples, l'orgueil des firmes commerciales les plus tentaculaires, et qui montent, les bras chargés de dossiers, dans les ascenseurs étincelants. La femme, en travaillant, offre à l'amour la possibilité intellectuelle d'un renouveau provisoire. Le mot joli s'accole de plus en plus à la profession comme une caresse, ou tout au moins, comme l'expression d'un désir rajeuni. La

profession de la jeune femme, quand elle est intellectuelle, pèse de plus en plus dans le plateau de la balance. La Belle Heaulmière forme un ensemble désirable dont les deux éléments s'équilibrent. Mais au temps de Villon, seuls l'alimentation et le commerce pouvaient lutter contre le prestige des fillettes publiques. Le jazz bourdonne ainsi que l'électricité dans un standard, les banjos frappent comme des bielles, le saxophone gémit à la manière de Florence, cette gracieuse négresse Pompadour qui chante maintenant je ne sais plus où; des sifflets, tels des rossignols d'ébonite, saluent Lilian Gish, ce brin d'herbe blanche nourri par la lumière des « baby spoots » et des « sunlights » géants. Et *Swanie* enthousiasma les garçons en kaki et les bleus horizons qui offraient, timidement à cette époque, *la Madelon*, histoire de boniche, qui se lie d'ailleurs à la tradition charmante des chansons de garde-

française, où la tonnelle, le « chenu pivois » et le « baiser en godinette », permettaient à un jeune soldat un peu ruffian d'émouvoir le cœur des filles.

Nos filles cérébrales sont plus ingénues et plus difficiles à atteindre pour qui veut parler cette langue. Mais elles sont sans défense, peut-être pendant quelques secondes, quand le jazz-band s'excite ou s'apaise dans un tapage aigu ou dans un ronflement de petite magnéto qu'on porterait à son poignet gauche, comme une montre scellée sur un bracelet.

Quand on pénètre dans un dancing où la musique, chauffée en vase clos, garde sa virulence, on se sent happé par une seule ventouse, la bonne, celle du nettoyage par le vide. Le temps de s'asseoir et l'homme de 1924 est débarrassé de toutes les impuretés, les scories du travail littéraire ou du travail des chiffres. De plus en plus, le gramophone, qui reproduit avec assez de bonheur les fioritures les plus subtiles et les

plus saugrenues d'une musique qui exprime toutes les différences entre l'humour et l'esprit, la camaraderie et l'amitié et la passion naïve de l'adolescence purifiée par les rouges flammes de l'enfer, permet d'entretenir chez soi, devant les livres discrets, un contact permanent avec le plaisir qui devient instantanément l'envers du travail.

Tel est encore Paris, avec son souci traditionnel d'être une usine où les parfums les plus rares sont mis dans des flacons qui en précisent la valeur commerciale. Paris avec ses grandes usines à plaisir qui fument par mille cheminées, avec ses musiques qui traînent dans les rues pour animer les ouvrières discrètement fardées et les jeunes hommes de métiers et de fortune divers, qu'un rythme musical conducteur d'énergie apparente au point qu'il est difficile, désormais, de découvrir dans cette foule les détails de toilette et de classe qui donnent aux vieilles sociétés leur couleur et leurs préjugés.

MUSIQUES POPULAIRES

II

Quand on apprend, au hasard d'une conversation compétente, que le compositeur Irving Berlin, dont le nom, pour cette raison, devient encore plus mystérieux, gagne un million par an, on ne peut s'empêcher de le situer à la tête d'une étonnante usine musicale, distribuant le fox-trot, les blues et les shimmy, en disques plats comme des crêpes de blé noir. Et toutes les machines parlantes du monde — à aiguille et à saphir

— révèlent les inventions sentimentales et populaires, et, somme toute, les goûts secrets de la vie intellectuelle de neuf sur dix des Américains du Nord nus et dépouillés de la parure d'exportation de leur sentimentalité littéraire. Car la musique, quand elle n'est pas considérée comme une religion avec ses dévots, sa chapelle et sa sacristie où l'on félicite les médiums, ne ment jamais aux inspirations artistiques vulgaires que chacun porte en soi et qui sont, transposés avec tact, les éléments mêmes d'une personnalité suffisamment raffinée. Une chanson se mêle toujours étroitement aux souvenirs les plus émouvants d'une existence bien associée aux forces populaires. C'est peut-être dans la musique populaire que la vie s'exprime avec le plus de force. Elle seule peut devenir pour la littérature une source d'inspiration féconde, c'est une créatrice d'images dont chacun de nous porte en soi les éléments plus ou moins vigoureux d'interprétation.

Les arts assez puissants pour se définir à peu près ne se pénètrent guère. La grande peinture, la grande musique, sont autant d'églises ardentes qui suffisent à ceux qui les ont choisies pour y déposer leur foi. Si l'on fait exception pour la littérature, qui est un merveilleux asile où tous les arts tiennent à l'aise et finissent par s'expliquer, un art élevé à des proportions architecturales merveilleuses, ne rayonne qu'à la manière d'un cadavre magnifique. Les chefs-d'œuvre ne se reproduisent pas entre eux. On les pénètre respectueusement comme on pénètre, avec tous les signes extérieurs du respect dans une Nécropole émouvante et que des siècles de publicité, presque congénitale, nous empêchent souvent de juger avec sang-froid. Il sera, dans quelques années, assez curieux de constater le romantisme spécial à notre temps à travers ses expressions les plus directes, celles que le jazz-band communique par secousses admi-

rablement associées au rythme de notre sang, à notre système nerveux qui, enfin, commence à se débarrasser des vieux désirs devenus impuissants.

Un homme né avant le moteur à explosion ne pourrait vivre dans notre atmosphère sonore, vibrante de bruits pratiques, utiles, cherchant tous un maître. Comme les Martiens de Wells égarés sur la terre, un homme de la locomotion obligatoirement animale ressuscité pour vivre miraculeusement à Paris, à Londres, à Berlin ou à New-York, se décomposerait sur ses pieds en moins de huit jours. On peut dire qu'un fox-trott romantique, joué sincèrement par un jazz-band non taylorisé, est une création instructive que nos nerfs réclament comme l'éponge l'eau du robinet. Une musique militaire d'infanterie, avec ses tambours et clairons, ne s'impose pas par snobisme et le jazz-band, avec ses curieuses mélodies, n'est pas une création superficielle de la condescen-

dance de l'élite. C'est la réalisation collective de nos désirs les moins avoués. Cette force artificielle, dont le rythme est maintenant révélé, se retrouve dans tous les arts contemporains, interprétés instinctivement. On le retrouve dans la poésie de Blaise Cendrars, dans les essais de Jean Cocteau, dans les chroniques de Morand. Son expression locale, c'est-à-dire française, se retrouve dans l'art de Giraudoux, en un mot, tout ce qui, dans tout au moins par les apparences, semble s'éloigner des mesures classiques de la tradition latine dans la parure des idées et dans la composition des images.

Si, pour les uns, le souvenir de Tityre reposant sous un chêne permet des transpositions et des créations légèrement rajeunies, pour d'autres, cette image semble définitive, surtout quand elle s'accompagne de sa prosodie originale. Mais, pour un écrivain, le souvenir de la fille blonde du jardin de mon

père permet tous les espoirs, en tout cas plus d'espoirs que le souvenir d'Athalie. La source populaire est singulièrement émouvante avec les vagues réalisations de ses chefs-d'œuvre. Mais que dire d'un fox-trot comme *Chicago*, où se cabre et se renverse la silhouette d'une jeune fille de 1923 montant et descendant un gratte-ciel dans la cage d'un ascenseur de cristal! Et peut-on rester insensible quand l'œil s'irrite jusqu'aux larmes des visions de la rue en 1918 en entendant *Chérie*, cet étonnant souvenir de guerre où le romantisme d'un jeune soldat américain, « un marine », se réveille par le truchement d'un saxophone soprano. Et voici, pour les moins imaginatifs, l'image aimable d'une jeune femme française associée à quelques mesures discrètes de la *Marseillaise!*

Dans ce cas, toutes les forces populaires de la musique se confondent vers quelque chose d'innocent et de sacrilège. On pourrait

peut-être y déchiffrer les signes fragiles d'une sensibilité provisoire qui réhabiliterait de charmants détails, d'une réputation encore vulgaire, en dehors de l'art intime que chacun de nous possède afin de complaire à ses instincts.

FILM

Un matelot dans un bal musette montre son bonnet blanc, sans armature pour le rendre rigide, son pompon plus gros qu'un chou n'est pas réglementaire et il danse avec une petite femme pâle au visage serré par une ficelle invisible. Un foulard rouge en batik établit la liaison avec une sorte de géant dépourvu de faux-col, dont le rôle est de rappeler à l'ordre les couples qui, après chaque danse, tentent de « se débiner en douce » sans payer les droits. Le parquet ciré reflète les pieds des danseurs comme

l'asphalte mouillé par la pluie. Dans une tribune de verdure un accordéoniste joue pour quelques amateurs de musique dont les regards intelligents et sérieux suivent avec intérêt les doigts agiles du virtuose.

Première possibilité. — Le matelot revêtu de son ciré, le nouveau ciré de ville en toile huilée noire, sort d'un meeting incandescent où des cellules agissantes numérotées de 1 à 70.000 se précipitent l'une vers l'autre selon les lois de la sympathie. Un brouillard chimique monte des usines qui tournent au ralenti en attendant un nouvel ordre de départ. Des mèches de cheveux jeunes s'échappent du bonnet du matelot, un bonnet déformé par des mains de filles, et retombent sur son front de grand chérubin. Des visages de laboratoire donnent aux rues une apparence scientifique. Les Grands Boulevards sont déserts; les magasins sont fermés et, derrière les grilles des bijoutiers ou des chemisiers, des formes guettent. Des

souffles humains passent sous les portes et font tourbillonner sur la chaussée des feuilles de papier. On promène une magnéto géante sur un char comme un bœuf gras. Elle est ornée de cocardes et, pour un peu, on s'attendrait à ce qu'elle gémisse d'une voix terrifiante.

Deuxième possibilité. — La fille menue à l'écharpe de batik écarlate est bien celle que les agents viennent de retrouver, morceau par morceau, dans le Bois de Boulogne et sur les bords de la Seine, devant l'Ile de la Grande-Jatte. Les agents sont essoufflés et dégoûtés. Leurs reins sont brisés, tant ils se sont baissés pour ramasser les morceaux de cette fille. Enfin tout est réuni. Le puzzle est complet. Le médecin légiste aura la partie facile. Au poste, devant le poêle éteint, tout le monde attend l'arrivée du magistrat. La reconstitution est parfaite; un fil de soie rose indique les endroits où la chair fut tranchée. On ne saura jamais

le nom de cette victime. Les poètes de la police des mœurs accordent leur stylographe, s'égaillent dans la cité et le roman commence, un roman social, avec des lithographies hors texte et en couleurs.

Troisième possibilité. — L'accordéoniste interprète une java. Il secoue son pied gauche encerclé de grelots. Il pense à M. Barnes, cet homme infiniment riche dont il a entendu parler favorablement. Les notes langoureuses de la java s'éparpillent entre ses jambes et rebondissent sur le sol. Les yeux de l'accordéoniste sont gris bleu, de ce bleu froid qui gêne le regard des hommes de couleur. Ses doigts se promènent sur les boutons de nacre ; de temps à autre, il s'applique de la main gauche, à réunir un accord difficile.

Pendant les cinq minutes de répit où l'on change les consommations, il pense : « Je sais l'avenir du matelot et le nom de cette jeune fille qui dansait hier avant d'être

morcelée. Je sais beaucoup de choses encore. Mais je ne dirai rien. Tous mes voisins, dans la rue où j'habite, savent des quantités de choses que les autres ne savent pas. Autant de personnes dans la ville et dans le monde, autant de renseignements inutilisés ».

— Remettez la java! dit quelqu'un.

L'accordéoniste remonte sur l'estrade et joue, à l'ordre.

Dans la salle, le matelot conduit gravement la fille au foulard de batik entre les couples, comme un canot à la godille dans une flottille de petits canots balancés et sages.

1923-1924.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA RUE

IIe PARTIE

LES INTERMÉDIAIRES DE LA RUE

Chartres, Imp. F, LAINÉ. — 28-5-25.